



## **Mémoire de Master II**

**Psychanalyse, Philosophie et Économie Politique du Sujet**

### **La souffrance dans le discours managérial :**

Le sujet du travail entre l'économie sociale et  
l'économie libidinale

**Mohamed Abouali**

Sous la direction de Madame **Mireille Bruyère**

**Année universitaire 2023-2024**



## Remercîment

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude à ma directrice de mémoire, Madame *Mireille Bruyère*, Son soutien indéfectible, sa grande patience et sa disponibilité constante ont été essentiels tout au long de l'élaboration de ce travail. Par ses conseils avisés et ses remarques toujours pertinentes, elle a su orienter et enrichir ma réflexion de manière décisive.

Je souhaite également exprimer ma profonde reconnaissance à *Laurent Combres, Hourya Bentouhami, Elsa Dorlin, Bernard Victoria, Jean-Christophe Goddard, Pascale Macary-Garipuy, Lucie Rodrigues*, ainsi qu'à l'ensemble des professeurs du Master PPEPS, qui ont su élargir mes horizons intellectuels en m'ouvrant à la richesse de la transdisciplinarité.

# Table des matières

|                                                                     |    |
|---------------------------------------------------------------------|----|
| Introduction.....                                                   | 7  |
| I. Légitimité d'une approche : marxisme et psychanalyse.....        | 13 |
| 1. Échec de la Conciliation Orientale .....                         | 13 |
| 1.1. La Révolution Russe et la Réévaluation du Marxisme.....        | 13 |
| 1.2. La Réception de la Psychanalyse dans la Russie Soviétique..... | 15 |
| 2. Freudo- Marxisme.....                                            | 17 |
| 2.1. Critique Freudienne de la Transformation Sociale .....         | 17 |
| 2.2. Ébauches de Dialogues et Réconciliation.....                   | 19 |
| 2.3. Convergences Théoriques.....                                   | 22 |
| 3. Lacanisation du marxisme .....                                   | 24 |
| II. Perspectives psychanalytiques sur le travail.....               | 28 |
| 1. Freud au travail .....                                           | 28 |
| 2. Travail abstrait et travail concret .....                        | 32 |
| 3. Travail et Plaisir .....                                         | 34 |
| 4. Travail et souffrance chez Freud.....                            | 39 |
| 4.1. Pulsions de mort.....                                          | 39 |
| 4.2. Histoire de pulsions .....                                     | 40 |
| 4.3. Vers un surmoi contemporain .....                              | 42 |
| 4.4. Souffrance au travail chez Freud .....                         | 44 |
| III. Du discours du capitaliste au discours managerial .....        | 46 |
| 1. Concepts lacaniens.....                                          | 46 |
| 1.1. le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel .....                   | 46 |
| 1.2. Du plus-de-value au plus-de-jouir .....                        | 47 |
| 1.3. La notion de discours.....                                     | 49 |
| 1.4. Discours du Capitaliste.....                                   | 52 |

|                                               |    |
|-----------------------------------------------|----|
| 2. Travail et Souffrance Capitaliste.....     | 54 |
| 3. Discours managerial.....                   | 55 |
| 3.1 Novlangue Managerial .....                | 57 |
| 3.2. le nombre-maître.....                    | 59 |
| 3.3. Evaluation.....                          | 60 |
| 4. Retour de la pulsion de mort.....          | 62 |
| 4.1. La relation travail-vie .....            | 62 |
| 4.2. Pulsion de mort de Freud a Lacan .....   | 63 |
| 4.3. le fantasme d'équilibre travail-vie..... | 65 |
| Conclusion .....                              | 69 |
| Bibliographie.....                            | 74 |

*« Le pouvoir des nouveaux maîtres vient de la langue même qu'ils parlent et font parler à celles et ceux qui travaillent, celle du burn-out, de la prévention, des risques psycho-sociaux, de l'évaluation, de la comptabilité de l'existence. Cette langue est aussi celle qui ne permet plus de parier qu'il existe du "je". »*

*Clotilde Leguil*

## Introduction

Le travail est une activité humaine essentielle qui se distingue nettement des comportements instinctifs observés dans le règne animal. Contrairement aux fourmis ou aux abeilles, qui accomplissent leurs tâches par automatisme et instinct, l'être humain engage une réflexion consciente dans son activité productive. Ce contraste souligne une différence fondamentale : alors que les animaux agissent mécaniquement, les humains manifestent une capacité à concevoir et à planifier des projets complexes. Le travail humain est ainsi perçu comme une matérialisation d'un projet intellectuel, marqué par l'imagination et la créativité, ce qui confère aux objets produits une marque de l'intention humaine et un reflet de la volonté individuelle.

« Si l'Heure a lieu alors que l'un d'entre vous a un petit palmier à planter dans sa main, s'il peut le planter avant qu'elle n'ait lieu qu'il le plante »,<sup>1</sup> ce hadith prophétique de l'islam souligne la persistance et la valeur du travail, même face à l'imminence de la fin des temps. Il valorise l'effort comme un acte moral et significatif, soulignant que le travail possède une valeur en soi, indépendamment des circonstances extrêmes ou des fins mondaines. Cette perspective, en encourageant un engagement constant, contribue à une valorisation du travail qui transcende les difficultés et les épreuves.

Dans le récit biblique de la Genèse, le travail est présenté comme une conséquence directe de la faute originelle. Le texte indique que le sol est maudit, et que l'homme devra travailler avec peine pour obtenir sa subsistance : « *Le sol sera maudit à cause de toi ; c'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des ronces ; et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre* ». <sup>2</sup> Cette description met en avant non seulement la nécessité du travail pour la survie, mais aussi la souffrance et les difficultés qui y sont associées. Le travail devient alors une punition, une tâche pénible et continue, symbolisant la rupture avec un état de paradis et la réalité de la condition humaine.

L'imaginaire collectif a souvent imbriqué le travail dans une logique valorisant la souffrance comme une forme de vertu. Cette conception, profondément ancrée dans l'imaginaire collectif, a normalisé la relation entre travail et souffrance, intégrant cette dernière comme

---

<sup>1</sup> Rapporté par Al-Boukhari dans Al-Adab Al-Mufrad / Livre 27 / Hadith 479

<sup>2</sup> Genèse 3:17-19

une composante inévitable et même honorable du processus productif. Ce phénomène peut être comparé à la *notion d'ascétisme* dans la philosophie religieuse, où la souffrance est souvent perçue comme un moyen d'atteindre une forme de purification ou de transcendance.

À l'époque industrielle, les conditions de travail pénibles deviennent la norme. Les longues heures de travail, les conditions dangereuses et l'exploitation des travailleurs sont acceptées comme des aspects naturels du processus industriel. Cette acceptation est illustrée par le mythe moderne du *Héros Travailleur*, qui, à l'instar de Sisyphe dans la mythologie grecque, est condamné à un effort incessant pour atteindre un but qui semble toujours hors de portée. C'est dans ce contexte que les critiques de Marx prennent tout leur sens. Marx met en lumière comment le capitalisme, en normalisant cette souffrance, contribue à l'exploitation des travailleurs, transformant la douleur et la difficulté en simples composants de la production de valeur, un phénomène qu'il qualifie d'*aliénation*. La souffrance devient ainsi une monnaie d'échange dans le marché du travail, dénuée de tout sens transcendant.

L'avènement du capitalisme marque un tournant dans cette perception. Tandis que les époques précédentes acceptaient la souffrance comme une partie inévitable du travail, le capitalisme introduit une critique plus aigüe des conditions de travail. Cette critique émerge des mouvements syndicaux et des réformes sociales, qui dénoncent les injustices et les inégalités croissantes. Ces mouvements, influencés par la pensée marxiste et des théories critiques telles que celles de *Georg Lukács* sur la *conscience de classe*, cherchent à réformer les conditions de travail en remettant en question la légitimité de la souffrance comme composant du travail. En dénonçant les pratiques exploitantes, ces réformes visent à reconstruire un rapport plus juste entre le travailleur et le produit de son travail, s'opposant ainsi à la vision selon laquelle la souffrance est un prix nécessaire à la production de valeur.

Au regard de l'émergence de cette thématique de la souffrance au travail et de l'ampleur des débats autour de cette question au sein du capitalisme, Danièle Linhart exprime : « *Je dirai que ce qui s'impose de façon flagrante à notre époque, c'est la souffrance au travail. Elle occupe en effet le monde des arts et du spectacle tout autant que les médias et les institutions politiques. Elle devient omniprésente. Elle est souvent présentée comme un phénomène*

*contemporain, révélateur de notre société, de sa complexité, et de la plus grande fragilité de ses membres. »*<sup>3</sup>

Dans un monde où les pratiques managériales traditionnelles, fondées sur une discipline rudimentaire de carottes et de bâtons, semblent désormais appartenir à un passé révolu, l'humanisme organisationnel se présente comme un antidote aux méthodes obsolètes. En effet, l'assertion centrale de cette approche est que les individus doivent être valorisés pour véritablement trouver un sens à leur travail, sans qu'il existe d'antagonisme intrinsèque entre les travailleurs et la direction. Ce modèle promet non seulement une augmentation du bonheur au travail, mais aussi une productivité accrue au sein des organisations. Le plaisir au travail s'affirme ainsi comme une composante incontournable de la culture d'entreprise contemporaine.

Cependant, du côté des employés, la transformation en une entreprise individuelle au sein du cadre néolibéral du travail s'ouvre sur la promesse d'une autoréalisation et d'un épanouissement personnels. Dans les organisations néolibérales, où les vies individuelles sont perçues comme des projets à concevoir soi-même, le travail et l'activité de marché se posent comme les moyens hégémoniques de cette réalisation. L'identification imaginaire, au sens lacanien, qui prédomine est celle de l'entrepreneur, sanctifiée par l'ordre social et économique.

Du point de vue de la gestion, les responsabilités vont bien au-delà de la simple valorisation des employés et de la recherche d'un sens au travail. La gestion doit désormais transformer le travail en un véhicule permettant à l'individu de réaliser son soi authentique et son parcours de croissance personnelle, tout en percevant ce processus d'autoréalisation comme un outil stratégique pour avancer les objectifs organisationnels et managériaux. En ce sens, la totalité de l'employé — son corps, son intellect, ses affects et ses intérêts — est mobilisée ou instrumentalisée pour servir les fins organisationnelles. Dès lors, le succès de carrière est inextricablement lié au succès dans la vie, conférant ainsi aux pratiques organisationnelles et liées au travail une nouvelle valence pour le sujet contemporain, de plus en plus centré sur lui-même.

---

<sup>3</sup> Linhart Danièle cité dans DEJOURS Christophe et DUARTE Antoine, « La souffrance au travail: révélateur des transformations de la société française », *Modern & Contemporary France*, vol. 26, 2018, p. 2.

Imaginons un père traditionnel qui dit à son enfant : « *Je me fiche de ce que tu ressens ; c'est ton devoir de visiter ta grand-mère. Sois poli et ainsi de suite.* » Cette autorité est directe et claire : l'enfant reçoit un ordre précis, et bien qu'il puisse le contester, la relation de pouvoir est explicitement définie.

En contraste, imaginons maintenant une situation avec un père postmoderne qui adopte une approche plus subtile : « *Tu sais combien ta grand-mère t'aime, mais tu n'es pas forcé à lui rendre visite. Tu devrais seulement le faire si tu en décides librement.* » Ici, l'enfant est présenté avec une façade de liberté et de choix personnel. Cependant, cette formulation, loin de garantir une véritable autonomie, impose une pression plus insidieuse. Le père ne se contente pas d'exiger une action ; il tente aussi de manipuler les sentiments de l'enfant pour qu'il se conforme à ce que le père considère comme un devoir, tout en lui faisant croire qu'il agit de son propre gré.

Cet exemple cité par Slavoj Žižek<sup>4</sup> peut également être projeté sur une situation professionnelle. D'un côté, nous avons l'énoncé d'un manager traditionnel : « *Je veux que ce projet soit terminé d'ici vendredi. Peu importe les obstacles, vous devez le faire.* » De l'autre côté, se trouve la déclaration d'un patron postmoderne : « *Je suis vraiment content de voir à quel point vous vous investissez dans ce projet. Néanmoins, je ne veux pas que vous vous sentiez obligé de travailler plus que ce que vous souhaitez. Je veux que vous le fassiez parce que vous aimez ce que vous faites.* »

Dans ce contexte, le Grand Autre postmoderne ne se manifeste pas directement par des ordres ou des régulations précises, mais plutôt par un discours qui valorise la liberté et l'autonomie personnelles tout en maintenant une pression constante pour l'engagement et la performance. Cette forme d'autorité se cache derrière des slogans motivants et des messages de développement personnel, créant une illusion de choix tout en imposant des attentes implicites. Le discours qui encourage les employés à « trouver leur passion » ou à « s'épanouir » dans leur travail est en réalité un mécanisme par lequel les exigences de performance sont intégrées de manière subtile dans leur conscience, les poussant à se conformer sans qu'ils en aient pleinement conscience.

Ces notions, que nous essayions d'utiliser pour se permettre d'approcher les dynamiques du sujet de travail dans le capitalisme postmoderne, trouvent leurs sources dans les traditions

---

<sup>4</sup> Slavoj Žižek: *Political Correctness is a More Dangerous Form of Totalitarianism* | Big Think, Youtube, 2015.

marxiste et psychanalytique. Popper a notamment critiqué le marxisme et la psychanalyse,<sup>5</sup> les qualifiant de pseudo-sciences. Il a argumenté que ces théories étaient conçues de manière à échapper à la falsifiabilité, c'est-à-dire qu'elles étaient formulées de façon à pouvoir expliquer tout phénomène, ce qui les rendait non réfutables. Selon Popper, ces théories pouvaient toujours être ajustées pour intégrer de nouvelles données ou observations, ce qui les rendait non scientifiques selon son critère de falsifiabilité.

Le travail et la condition ouvrière ont toujours été au cœur de la militance marxiste. D'un autre côté, François Leguil déclare que « *la souffrance au travail est le signe d'une tragédie sociale. Parce qu'elle est tragique, elle concerne la psychanalyse : elle est une figure de la détresse contemporaine. Ses causes ne se limitent pas aux particularités des situations professionnelles : elles sont au cœur de quelque chose qui concerne l'organisation de la cité et que Jacques Lacan a nommé l'ordre symbolique.* »<sup>6</sup> Dès lors, comment ces deux disciplines, souvent qualifiées de pseudo-sciences, peuvent-elles nous éclairer sur notre rapport au travail contemporain dans le cadre capitaliste, ainsi que sur la souffrance qui en découle ?

Ce mémoire est articulé en trois parties : Dans la première partie, nous explorerons la genèse et le développement historique du mouvement cherchant à marier les contributions de la psychanalyse et du marxisme. Nous analyserons les raisons ayant conduit à cette tentative d'intégration, ainsi que les débats qui l'ont entourée. Cette exploration mettra en lumière la légitimité de l'approche transdisciplinaire en soulignant les convergences théoriques entre psychanalyse et marxisme. Nous discuterons des caractéristiques communes entre ces deux courants de pensée et de leur évolution, en passant de l'économie sociale à l'économie libidinale pour traiter la question du sujet du travail.

La deuxième partie se concentre sur l'interprétation psychanalytique du concept de travail, en nous basant sur les travaux de Sigmund Freud. Nous approfondirons l'intérêt particulier de Freud pour le travail abstrait par rapport au travail concret, tel que conceptualisé par Karl Marx. Cette section visera à clarifier comment Freud perçoit le travail comme un processus psychique et comment cette vision diverge de l'analyse marxiste, qui se concentre sur les aspects matériels et objectifs du travail. Nous explorerons comment les théories freudiennes

---

<sup>5</sup> POPPER Karl R., *Conjectures and refutations: the growth of scientific knowledge*, Routledge, London ; New York, coll. « Routledge classics », 2002.

<sup>6</sup> LEGUIL Françoise, « Postface », *Souffrances au travail - Rencontres avec des Psychanalystes*, Souffrances Au Travail, 2014, p. 123.

peuvent contribuer à une compréhension approfondie de la souffrance au travail, en mettant en lumière les dynamiques psychiques sous-jacentes à cette souffrance.

La troisième partie se concentre sur la manière dont le lien social se constitue dans le discours du capitaliste, en mettant l'accent sur la souffrance au travail. Nous examinerons comment le discours du capitaliste, tel qu'il se manifeste à travers les pratiques et le langage managérial, façonne les relations sociales et engendre des dynamiques de pouvoir au sein des organisations. Cette analyse comprendra une étude de la novlangue managériale et de l'évaluation des performances, ainsi que du dilemme de l'équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle, analysé à travers la pulsion de mort telle que revisitée par Jacques Lacan.

## I. Légitimité d'une approche : marxisme et psychanalyse

*« Le mouvement psychanalytique, ayant tout juste surmonté sa phase d'ostracisme et de marginalisation au sein de la communauté scientifique, commençait à consolider ses positions en Europe et aux États-Unis. Cependant, il était encore trop fasciné par sa propre découverte et trop jaloux de son autonomie pour permettre des confrontations avec une théorie de la société et de l'histoire qui occupait déjà toutes les positions que la psychanalyse appliquée espérait conquérir. »<sup>7</sup>*

### 1. Échec de la Conciliation Orientale

#### *1.1. La Révolution Russe et la Réévaluation du Marxisme*

La révolution russe éclate à un moment où l'Occident domine le monde. Dans les pays subjugués, notamment en Asie, des mouvements de renaissance nationale émergent, dirigés par des élites partiellement occidentalisées qui comprennent que la modernisation passe par l'occidentalisation. Cependant, la révolution soviétique apporte une alternative avec le socialisme, offrant un développement fondé sur l'égalité et la justice, en opposition à l'exploitation capitaliste. Le socialisme promet de rejeter définitivement la domination occidentale, contrairement à la politique d'imitation de l'Occident.<sup>8</sup>

La révolution bolchevique d'octobre 1917 a profondément secoué le tissu historique, culturel et politique des années vingt. Ce bouleversement majeur a confronté le cadre conceptuel marxiste à un défi de taille, remettant en question l'idée selon laquelle le développement des forces productives devait nécessairement précéder les conflits sociaux révolutionnaires.

---

<sup>7</sup> Armando Suárez cité dans GUIDO Rosario Herrera, « The Freudo-Marxist Mission », *Annual Review of Critical Psychology*, n° 12, 2015, p. 46.

<sup>8</sup> CLERMONT Pierre, *Le Communisme à contre-modernité*, Presses universitaires de Vincennes, 1993, p. 101-105.

En effet, la Russie de l'époque semblait mal préparée, selon la théorie marxiste, à une révolution prolétarienne, posant ainsi la question de la pertinence des conditions objectives pour une telle révolution.<sup>9</sup> Cette situation a profondément interpellé la pensée marxiste en Russie. Alors que les principaux acteurs de la révolution étaient imprégnés des écrits de Marx, l'application de ces principes à l'événement révolutionnaire a été soumise à un examen critique. Les mencheviks, en interprétant la révolution selon le modèle de la révolution bourgeoise française, ont été déçus par l'incapacité de la bourgeoisie au pouvoir à mener une transition démocratique, remettant ainsi en question leurs propres convictions marxistes orthodoxes. À l'inverse, les bolcheviks ont adopté une approche plus pragmatique de l'événement, ce qui leur a valu des critiques pour avoir abandonné les fondements du marxisme. La révolution d'Octobre a ainsi été perçue comme une rupture avec le marxisme classique, suscitant un débat sur la nature même du marxisme et sa relation avec la nécessité historique. Cette controverse entre mencheviks et bolcheviks a révélé des dissensions plus profondes sur la nature de l'évolution historique, notamment en ce qui concerne la viabilité d'une révolution dans un pays aux forces productives sous-développées.<sup>10</sup>

Pour surmonter ce dilemme et rendre la Révolution russe théoriquement compatible avec le marxisme, Lénine a présenté le Parti comme l'élément essentiel, agissant comme le moteur de la révolution et de l'accélération historique. Cette théorie a apparemment résolu la contradiction en démontrant la possibilité de sauter des étapes, tout en ouvrant de nouvelles perspectives en permettant l'intégration de facteurs subjectifs dans le mouvement de l'Histoire.<sup>11</sup>

*« Le parti, entre les mains de Lénine, fut un instrument historique incomparable. Car la dizaine de milliers de militants illégaux qui reprenaient le contact au lendemain des journées révolutionnaires de février 1917 allaient, en moins de huit mois, constituer une organisation que les larges masses ouvrières et, dans une moindre mesure, paysannes, reconnaissaient pour leur. Il allait les diriger dans la lutte contre le gouvernement provisoire, conquérir et garder le pouvoir. Lénine et ses compagnons, à travers les luttes de fractions et la répression, allaient donc réussir là où d'autres*

---

<sup>9</sup> CUKIER Alexis, GENEL Katia et ROLO Duarte, *Le sujet du travail: théorie critique, psychanalyse et politique*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, coll. « Clinique psychanalytique et psychopathologie », 2022, p. 19.

<sup>10</sup> FONDU Guillaume, « La première réception de Marx dans le monde soviétique », *La Pensée*, n° 2, vol. 394, 2018, p. 123-132, [<https://doi.org/10.3917/lp.394.0123>].

<sup>11</sup> CUKIER Alexis, GENEL Katia et ROLO Duarte, *Le sujet du travail*, op. cit., 2022, p. 18.

*socialistes, placés dans des conditions au premier abord plus favorables, avaient en définitive échoué ; pour la première fois depuis qu'existaient des partis socialistes, l'un d'entre eux allait vaincre. »<sup>12</sup>*

Même si la conception de Lénine sur le rôle du Parti révolutionnaire diffère considérablement de celle énoncée dans le Manifeste communiste de Marx, où le parti représente la classe ouvrière, représentant un mouvement social préexistant, Lénine soutient que le parti non seulement dirige ce mouvement, mais qu'il joue également un rôle dans la formation de la classe elle-même.<sup>13</sup>

### ***1.2. La Réception de la Psychanalyse dans la Russie Soviétique***

Vladimir Lénine a ignoré la psychanalyse. Léon Trotsky a tenté de la comprendre, mais uniquement dans le but de combattre le stalinisme à travers une critique des masses, des imaginaires qui embellissent le leader, et du conflit inévitable entre l'amour et la haine au sein de la culture.<sup>14</sup> Les marxistes considéraient la psychanalyse comme une science bourgeoise.<sup>15</sup> L'Association psychanalytique russe, active au début des années 1920, a disparu dans les années 1930 sous la pression idéologique et politique,<sup>16</sup> en raison d'incompatibilité de la théorie de Freud avec les attentes des milieux intellectuels de ce pays.<sup>17</sup> Quant à la réception de la psychanalyse en Russie marxiste, elle présentait un trait commun : une conception spécifique du Sujet et du Moi. Cette conception mettait en avant un Sujet « intégral » ou « entier », voire en devenir après avoir surmonté toute division possible. Le Sujet là est souvent perçu comme un Sujet actant, définissant les frontières entre soi et les autres. Si le Sujet est actant, il ne peut pas être divisé ou clivé, d'où l'idée d'une personne intégrale et totale, ainsi que le rejet de l'inconscient.<sup>18</sup> Ce désir d'intégralité ne correspondait pas au Sujet

---

<sup>12</sup> BROUE Pierre, *Le parti bolchevique: histoire du P.C. de l'U.R.S.S.*, Version Numérique., 1963, p. 20.

<sup>13</sup> NEMO Philippe, « Chapitre 7. Lénine et le marxisme-léninisme », *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, Presses Universitaires de France, Paris cedex 14, coll. « Quadrige », 2013, p. 953-971.

<sup>14</sup> GUIDO Rosario Herrera, « The Freud-Marxist Mission », *op. cit.*, 2015, p. 46.

<sup>15</sup> ZARUBINA Tatiana, « La psychanalyse en Russie dans les années 1920 et la notion de Sujet », *Cahiers du Centre de Linguistique et des Sciences du Langage*, n° 24, 2022, p. 271.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>18</sup> *Ibid.*

traversé par l'inconscient, (Sujet assujetti) comme le concevait Freud, qui considérait la division du Moi comme existentielle et insurmontable.<sup>19</sup>

En raison de la stigmatisation stalinienne de la psychanalyse, qui met fin brutalement aux premières tentatives soviétiques de développer un freudo-marxisme oriental, le projet d'intégrer les matérialismes historique et dialectique avec les métapsychologies analytiques est presque entièrement pris en charge par les chercheurs occidentaux. Depuis les années 1930 jusqu'à aujourd'hui, ces tentatives occidentales de fusionner les théories de Marx et de Freud se sont principalement concentrées sur les dimensions superstructurelles,<sup>20</sup> y compris idéologiques.

Le marxisme classique, illustré par la critique matérialiste historique de l'économie politique de Marx, se concentre sur l'analyse des bases infrastructurelles des sociétés et de leurs histoires. Marx, dans sa maturité, met en avant les modes de production et leurs relations, comme fondement de toutes les structures et dynamiques sociohistoriques. Il consacre ainsi ses dernières années à l'étude de l'économie et des phénomènes économiques.

Les efforts occidentaux pour combiner les idées de Marx et Freud se développent parallèlement aux révisions européennes de l'orthodoxie marxiste du XIXe siècle. Initiée par des penseurs marxistes non classiques comme Georg Lukács, Karl Korsch, Antonio Gramsci et Ernst Bloch<sup>21</sup>, la tradition que Maurice Merleau-Ponty appelle « marxisme occidental »<sup>22</sup> s'oppose à l'accent mis par le marxisme classique sur les questions économiques en insistant sur des forces culturelles et des formations sociales plus vastes qui ne peuvent être réduites aux économies des sociétés et qui les influencent même.

La priorité donnée par le marxisme occidental aux aspects superstructurels par rapport aux aspects infrastructurels est fondamentale. Presque toutes les combinaisons de marxisme et de psychanalyse jusqu'à présent se sont appuyées, de manière avouée ou non, sur des révisions occidentales du matérialisme historique marxiste, où la critique de l'économie

---

<sup>19</sup> Freud cité dans *Ibid.*, p. 268.

<sup>20</sup> Engels explique brièvement le lien entre l'économie et les activités de la superstructure en affirmant que l'économie ne génère pas directement de nouvelles idées, mais qu'elle influence et transforme les matières intellectuelles existantes, généralement de manière indirecte. En revanche, les formes politiques, juridiques et morales exercent une influence plus directe sur la philosophie. ENGELS Friedrich, *Lettre à Conrad Schmidt*, 27 octobre 1890.

<sup>21</sup> MILLER Jim, *History and Human Existence: From Marx to Merleau-Ponty*, First Edition., University of California Press, Berkeley, 1979, p. 125.

<sup>22</sup> MERLEAU-PONTY Maurice, *Les Aventures de la dialectique*.

politique est reléguée au second plan au profit de la critique des idéologies et d'autres variables superstructurelles.

## 2. Freudo- Marxisme

### 2.1. Critique Freudienne de la Transformation Sociale

À première vue, il semble qu'il n'y ait rien qui puisse fournir un terrain d'entente entre une théorie des processus psychiques inconscients, telle que la psychanalyse, et une théorie sociale comme le marxisme. Rien, sauf ce qui découle autant des processus sociaux que des processus psychiques : l'activité intellectuelle et les croyances des êtres humains.

Dans *Nouvelles Conférences sur la Psychanalyse*, Sigmund Freud a explicitement fait référence au marxisme :

*« Les travaux de Karl Marx, qui traitent de la structure économique de la société et de l'influence des diverses formes de l'économie politique sur toutes les activités humaines, jouissent indéniablement d'une autorité incontestée à notre époque. [...] Certaines idées m'ont déconcerté, notamment celle concernant l'évolution des sociétés humaines, supposée suivre des lois naturelles. Marx avance également que les transformations au sein des couches sociales résultent les unes des autres grâce à des processus dialectiques. Je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir bien saisi ces affirmations, qui ne semblent pas être matérialistes, mais plutôt héritées de la philosophie obscure de Hegel »<sup>23</sup>*

Freud n'a pas contesté la validité fondamentale de la théorie, il l'a simplement considérée comme incomplète. S'il existe des conditions sociales pour la production des activités

---

<sup>23</sup> FREUD Sigmund, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, J.-M. Tremblay, Chicoutimi, 2009, p. 106, [<https://doi.org/10.1522/030150547>].

intellectuelles, morales et artistiques des êtres humains, il existe également des conditions psychologiques qui sont indépendantes des premières.<sup>24</sup>

Pour Freud, la transformation révolutionnaire des conditions économiques, inspirée par le marxisme et mise en pratique par le bolchevisme russe, représente une tentative ambitieuse mais problématique. En dépit de ses origines scientifiques, le marxisme a développé une orthodoxie rigide, interdisant toute critique de ses doctrines, comparable aux interdictions religieuses. « *Les œuvres de Marx ont, en tant que sources de révélation, remplacé la Bible et le Coran, encore qu'elles offrent autant de contradictions et d'obscurités que ces vieux livres sacrés* »<sup>25</sup>.

Tout en rejetant les systèmes idéalistes et les illusions, le marxisme a créé de nouvelles chimères en prétendant pouvoir transformer la nature humaine pour instaurer une société idéale. Cette transformation repose sur le redéploiement des instincts agressifs vers des cibles extérieures et l'exploitation des conflits de classe.

Cependant, Freud exprime des doutes quant à la faisabilité de cette transformation radicale. Le marxisme, en pratique, nécessite des moyens coercitifs et répressifs pour maintenir son système, et que l'enthousiasme du bolchevisme ne garantit pas son succès à long terme. Comme les religions, le marxisme promet un avenir meilleur sur terre, mais cette promesse reste incertaine. Tant que la nature humaine reste difficile à modifier, il sera nécessaire d'utiliser des moyens rigoureux pour gérer la société.

*« L'avenir en décidera et montrera peut-être que l'essai fut prématuré, qu'une transformation radicale de l'ordre établi a peu de chance d'aboutir, tant que de nouvelles découvertes ne seront pas venues accroître notre pouvoir sur les forces naturelles et faciliter par-là la satisfaction de nos besoins. Peut-être deviendra-t-il possible de remanier l'organisation sociale, de supprimer la misère matérielle des masses tout en respectant les exigences culturelles de l'individu ; mais la nature humaine se plie difficilement à tout genre de communauté sociale ; il semble donc que la lutte doive durer encore un temps imprévisible. »*<sup>26</sup>

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 109.

## 2.2. Ébauches de Dialogues et Réconciliation

*« Pourquoi la majorité des affamés ne vole pas,  
Pourquoi la majorité des exploités ne se met pas en grève. »<sup>27</sup>*

Les efforts pour concilier le marxisme et la psychanalyse remontent à près d'un siècle. Au début des années 1920, certains penseurs de l'Union soviétique de Lénine, tels qu'Alexandre Luria et Lev Vygotsky, ont esquissé des chemins vers un rapprochement entre le matérialisme marxiste et la métapsychologie freudienne.<sup>28</sup> Ces tentatives visaient à intégrer la compréhension matérialiste de l'histoire et de la société avec les idées freudiennes sur l'inconscient et les dynamiques psychiques. Cependant, le stalinisme a rapidement réprimé de tels efforts, condamnant l'analyse comme une idéologie bourgeoise occidentale importée, étrangère aux principes du marxisme-léninisme.

Pendant les années 1920 et 1930, des analystes de gauche tels que Wilhelm Reich et Otto Fenichel, opérant dans un contexte européen non soviétique, ont commencé à explorer les convergences entre les idées de Marx et celles de Sigmund Freud. Wilhelm Reich, en particulier, a tenté de démontrer comment les structures sociales et économiques influencent la psyché individuelle, tandis qu'Otto Fenichel a cherché à intégrer les concepts psychanalytiques dans une perspective marxiste de la société. Tous deux ont finalement émigré aux États-Unis, où ils ont continué leurs travaux.

*« Le freudo-marxisme en général, et celui de Reich en particulier, se concevraient comme des tentatives qui « au moyen de l'intégration de la psychanalyse à la théorie sociale marxiste voulaient surtout forger un instrument pour l'explication du fascisme naissant ».<sup>29</sup>*

Entre 1930 et 1933, l'Allemagne traversait une période extrêmement sombre. La crise économique mondiale avait plongé des millions de personnes dans le chômage et la pauvreté.

---

<sup>27</sup> REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, Payot & Rivages, Paris, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001, p. 57.

<sup>28</sup> JOHNSTON Adrian, *Infinite greed: the inhuman selfishness of capital*, Columbia University Press, New York, coll. « Insurrections: critical studies in religion, politics, and culture », 2024, p. 1.

<sup>29</sup> SIMONELLI Thierry, « Matérialisme dialectique et psychanalyse selon Wilhelm Reich », *Actuel Marx*, n° 2, vol. 30, 2001, p. 217-234, [<https://doi.org/10.3917/amx.030.0217>].

Cette situation rappelait aux Allemands l'humiliation subie après la défaite de la Première Guerre mondiale, et beaucoup voyaient leur gouvernement de coalition comme faible et incapable de faire face à la crise. La misère généralisée, la peur d'un avenir encore plus sombre, ainsi que la colère et l'impatience face à l'incapacité apparente du gouvernement à résoudre les problèmes, créaient un terreau propice à la montée d'Adolf Hitler et de son parti nazi.<sup>30</sup>

Le bilan que fait Wilhelm Reich de cette période représente pour lui un problème théorique et pratique crucial.<sup>31</sup> Pour Reich, cet échec est indéniable et doit être compris non seulement comme une défaite politique du mouvement ouvrier, mais également comme une défaite théorique du marxisme. Selon lui, la victoire du nazisme démontre l'incapacité de la théorie marxiste traditionnelle à analyser et à prévenir ce processus, révélant ainsi une carence profonde dans la compréhension des dynamiques sociales et historiques.

Reich critique vivement les interprétations mécanistes de Marx et Engels, qui prévoient une évolution inévitable de l'histoire vers la révolution communiste. Il rejette l'idée que les seuls processus économiques peuvent expliquer les mouvements historiques, en soulignant l'importance du « *facteur subjectif de l'histoire* »<sup>32</sup> – l'idéologie et la psychologie. Contrairement à un subjectivisme idéaliste, Reich propose une approche matérialiste qui intègre la psychanalyse freudienne. Il estime que cette intégration est essentielle pour comprendre la structure caractérielle et idéologique des sociétés.

Pour lui, intégrer la psychanalyse au marxisme permet de combler certaines lacunes théoriques du marxisme, notamment son incapacité à expliquer pourquoi les conditions économiques ne mènent pas automatiquement à une conscience politique révolutionnaire.<sup>33</sup> La psychanalyse, en dévoilant les mécanismes de répression et de refoulement sexuels, fournit des outils précieux pour comprendre les dynamiques psychologiques et émotionnelles derrière les comportements sociaux.

Il propose une « *psychologie de masse* »<sup>34</sup> ou une « *psychologie politique* »<sup>35</sup> pour analyser comment les structures sociales influencent profondément la psyché des individus. Il critique

---

<sup>30</sup> UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM, *L'arrivée au pouvoir des Nazis*, [<https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/the-nazi-rise-to-power>], consulté le 6 février 2024.

<sup>31</sup> REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, op. cit., 2001, p. 39-46.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>33</sup> REICH Wilhelm, *Sex-pol: Essays 1929-1934*, Vintage Books, New York, 1972, p. 93.

<sup>34</sup> REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, op. cit., 2001, p. 60.

les marxistes qui ignorent l'importance de la psychologie freudienne, tout en reprochant aux psychanalystes de ne pas voir le potentiel révolutionnaire de leurs découvertes. Selon lui, la répression sexuelle est motivée par des raisons sociales et les névroses psychologiques ont des causes sociales, enracinées dans l'aliénation propre au capitalisme.

Pour Reich, le capitalisme ne doit pas être vu seulement comme un système économique, mais comme un système qui s'infiltré dans toutes les dimensions de la vie humaine, y compris la psyché. Il soutient que l'aliénation mentale découle directement de l'aliénation sociale engendrée par le capitalisme. Ce système impose une structure psychologique qui force les individus à réprimer leurs désirs et à construire leur ego selon des schémas oppressifs et inégalitaires.<sup>36</sup>

La psychanalyse freudienne intervient ici comme un outil pour éclairer les aspects négligés du marxisme. Reich critique également le conservatisme de Freud et de la communauté psychanalytique, qui ont freiné l'intégration des découvertes freudiennes dans la théorie marxiste. Pour Reich, les pathologies psychologiques ont des causes sociales, et la psychanalyse doit contribuer à une critique générale du capitalisme. Selon lui, la souffrance psychologique des individus découle de la répression sociale et sexuelle imposée par la société capitaliste.

En critiquant les marxistes de son époque, il souligne leur incapacité à aller au-delà des apparences des rapports sociaux. Pour lui, le marxisme officiel, avec son approche mécaniste et économiste, ne parvient pas à comprendre comment l'exploitation économique s'intériorise dans la psyché humaine. Cette intériorisation est cruciale pour expliquer pourquoi les conditions objectives de la révolution ne se traduisent pas nécessairement en une conscience révolutionnaire.

La perspective innovante où la psychanalyse et le marxisme se complètent, offrira une compréhension plus complète des dynamiques sociales et psychologiques. Il ne s'agit pas de considérer la société comme un individu névrosé, mais de comprendre comment les structures sociales produisent des névroses individuelles. Cette approche permet de relier les découvertes cliniques de Freud avec le projet d'émancipation collective du marxisme.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>36</sup> REICH Wilhelm, *Sex-pol*, *op. cit.*, 1972, p. xviii.

### ***2.3. Convergences Théoriques***

Dans son article «*The Freudo-Marxist Mission*»<sup>37</sup>, Rosario Herrera Guido examine en détail l'ensemble des caractéristiques communes entre le freudisme et le marxisme. Elle souligne comment ces deux courants de pensée, bien que provenant de domaines différents, partageant des points de convergence notables :

#### *Leurs objectifs :*

La psychanalyse et le matérialisme historique sont tous deux des théories critiques démystificatrices du sujet de la conscience. Pour Freud, ces théories dévoilent les illusions sans avenir de la conscience, tandis que pour Marx, elles révèlent les visions inversées de la réalité, les idéologies et l'aliénation dans les marchandises. Les deux théories visent à l'émancipation : la psychanalyse propose l'émancipation du névrosé refoulé, cherchant à libérer l'individu des conflits et des traumatismes inconscients qui entravent son bien-être psychique. En revanche, le marxisme propose l'émancipation du prolétariat exploité, cherchant à libérer la classe ouvrière des structures oppressives du capitalisme qui engendrent exploitation et aliénation économique.

#### *Leurs moyens :*

Selon Freud, la psychanalyse se base sur la prise de conscience des contenus refoulés par la conscience qui reviennent sous forme de symptômes. Ce processus thérapeutique permet de dévoiler et d'interpréter les désirs et conflits inconscients, facilitant ainsi la guérison du patient. Pour Marx, il s'agit de prendre conscience des relations de production oppressives qui maintiennent la classe ouvrière dans l'exploitation. La critique marxiste révèle les mécanismes d'aliénation et d'exploitation inhérents au système capitaliste, permettant ainsi de conscientiser le prolétariat et de promouvoir la lutte pour son émancipation.

#### *Leur méthode matérialiste :*

Freud propose une méthode matérialiste où les pulsions sont le moteur de l'histoire individuelle. Les pulsions, qu'elles soient de vie ou de mort, déterminent les actions et comportements des individus, influençant ainsi leur développement psychique et leurs

---

<sup>37</sup> GUIDO Rosario Herrera, « The Freudo-Marxist Mission », *op. cit.*, 2015.

relations interpersonnelles. Marx, quant à lui, identifie les moyens de production et la satisfaction des besoins humains comme le moteur de l'histoire sociale. L'évolution des modes de production et des relations économiques est au cœur des transformations sociales et historiques, façonnant les structures de pouvoir et les rapports de classe.

#### *Leur dialectique :*

Freud et Marx s'accordent sur l'importance de la dialectique dans leur analyse. Pour Freud, la dialectique se manifeste dans la lutte des contraires, notamment entre pulsion et défense. Cette dynamique conflictuelle est centrale dans le développement psychique et les mécanismes de défense inconscients. Pour Marx, la dialectique se traduit par la lutte entre exploiters et exploités. La lutte des classes est le moteur des changements sociaux et politiques, conduisant à la transformation des structures économiques et à l'émancipation du prolétariat.

#### *Leur lecture de l'histoire :*

Freud lit l'histoire individuelle à travers les destinées des pulsions, déterminées par les vicissitudes de l'histoire infantile qui conduisent au drame œdipien. Les expériences et conflits de l'enfance jouent un rôle crucial dans la formation de la personnalité et des pathologies psychiques. Marx, en revanche, lit l'histoire de l'humanité à travers les modes de domination et d'exploitation. Les structures économiques et les rapports de production déterminent les dynamiques sociales et les luttes de pouvoir, façonnant ainsi l'évolution historique.

#### *Leurs modèles :*

Freud propose un modèle topique qui comprend l'Inconscient, le Préconscient et le Conscient, ainsi que les instances du Ça, du Moi et du Surmoi. Ce modèle permet de comprendre les différentes couches de la psyché et les interactions entre les forces inconscientes et conscientes. Marx propose un modèle basé sur l'infrastructure économique, qui constitue la base de la superstructure idéologique. L'infrastructure économique détermine les idéologies, les institutions politiques et les structures culturelles qui soutiennent et reproduisent les relations de production existantes.

*Leur modèle dynamique :*

Freud décrit une lutte antagoniste entre la pulsion de vie et la pulsion de mort. Cette dynamique entre forces de création et de destruction est essentielle pour comprendre les conflits internes et les comportements humains. Marx, de son côté, met en avant la lutte des classes comme le moteur de l'histoire. La confrontation entre les classes sociales antagonistes est au cœur des transformations historiques et des mouvements révolutionnaires visant à renverser l'exploitation capitaliste.

### **3. Lacanisation du marxisme**

*« Mais, de l'autre, au contraire des lectures lacaniennes de Marx émergeant dans les années 1970 et qui privilégieront systématiquement le Lacan de « l'inconscient-symbolique », Deleuze et Guattari prennent d'emblée la tangente en se tournant vers, voire en provoquant les dernières recherches de Lacan autour d'un « inconscient-réel » et en proposant la première tentative « lacano-marxiste » pour surmonter les apories du freudo-marxisme. »<sup>38</sup>*

À partir des années 1960, la version de la psychanalyse freudienne par Jacques Lacan attire l'attention des nouvelles générations de gauchistes radicaux. Alors que Freud refroidissait les premières tentatives de marier ses idées à la politique révolutionnaire. Lacan flirte ouvertement avec cette idée et encourage même parfois l'utilisation de ses concepts par ceux qui sont de tendance marxiste. Lacan lui-même élabore un ensemble sophistiqué d'interprétations des thèses et des arguments marxistes. Tant en France qu'au-delà, les dernières décennies du vingtième siècle voient émerger ce que l'on pourrait appeler le « *Lacano-marxisme* ». Cette tradition est toujours vivante aujourd'hui, avec une pléthore de théoriciens contemporains, dont Slavoj Žižek et toute une école inspirée par son travail, qui s'engagent dans un couplage Marx-avec-Lacan.<sup>39</sup>

L'analyse de la relation entre les pensées de Karl Marx et Jacques Lacan révèle une interaction complexe et nuancée entre le marxisme et la psychanalyse. Bien que ces deux

---

<sup>38</sup> GARO Isabelle et SAUVAGNARGUES Anne, « Deleuze, Guattari et Marx »:, *Actuel Marx*, n° 2, n° 52, 2012, p. 21.

<sup>39</sup> JOHNSTON Adrian, *Infinite greed, op. cit.*, 2024, p. 1.

disciplines semblent initialement incommensurables, Jacques Lacan a souvent emprunté aux idées marxistes pour enrichir sa propre critique psychanalytique.

Dans son intervention au colloque « *En finir avec la psychanalyse* »<sup>40</sup>, David Pavón Cuéllar structure son analyse autour de quatre catégories : *l'abîme, l'homologie, la compatibilité et l'envers*, pour explorer la relation entre ces deux grands penseurs.

## *Abîme*

*« Car il n'est pas vain qu'on puisse s'étonner que le seul nom de Freud, de l'espoir de vérité qu'il conduit, fasse figure à s'affronter au nom de Marx, soupçon indissipé, bien qu'il soit patent que l'abîme en soit incommensurable, qu'en la voie par Freud entrouverte pourrait s'apercevoir la raison pourquoi échoue le marxisme à rendre compte d'un pouvoir toujours plus démesuré et plus fou quant au politique, si encore ne joue pas un effet de relance de sa contradiction. »*<sup>41</sup>

Lacan souligne l'existence d'un « *abîme incommensurable* » entre les perspectives marxiste et freudienne. Cet abîme ne représente pas seulement une différence théorique mais une impossibilité fondamentale de fusionner les concepts et méthodes de ces deux champs. Les tentatives freudo-marxistes de synthèse sont ainsi vues comme infructueuses et potentiellement déformantes pour chacun des discours originaux. Cette vision met en évidence la clôture hermétique des cadres théoriques de Marx et Freud, les maintenant comme des entités distinctes et irréconciliables.

## *Homologie*

---

<sup>40</sup> PSYCHANALYSE YETU et LE PARI DE LACAN (dir.), *En finir avec la psychanalyse ? actes du colloque, Paris, 11-12 juin 2022*, les Éditions de l'Insu, Paris, coll. « En intension », 2023.

<sup>41</sup> LACAN Jacques, *Autres écrits*, Editions du Seuil, Paris, coll. « Le champ freudien », 2001, p. 237.

*« C'est à savoir pourquoi Freud est un nom, autour de quoi s'accroche cette chose si singulière qui fait la place de ce nom dans la conscience de notre époque ; pourquoi après tout, Freud, apparemment, n'a pas encore eu quelques-unes des conséquences cataclysmiques qu'a eu le nom de Marx ; pourquoi est-ce qu'il a un prestige du même ordre, pourquoi diable ; pourquoi est-ce qu'il y a tout un champ non seulement où on ne peut faire que de l'évoquer, mais où, qu'on adhère ou pas à ce quelque chose qu'il a dit et qui serait son message. »<sup>42</sup>*

Malgré cet abîme, il existe une « homologie » entre Marx et Lacan. Les concepts marxistes sont souvent utilisés pour enrichir la critique psychanalytique et vice-versa. Cette homologie ne signifie pas une simple analogie ou similitude superficielle, mais plutôt une coïncidence profonde dans la manière dont Marx et Freud (et par extension, Lacan) abordent la question du sujet, de l'inconscient et de la matérialité. Marx partage avec Freud une préoccupation pour la vérité matérialiste, similaire à celle explorée dans l'inconscient freudien. Ainsi, bien que séparés par un abîme, ces discours partagent des préoccupations communes et des méthodologies convergentes dans leur quête de vérité sociale et psychique.

### *Compatibilité*

*« Quelqu'un a fait quelque chose de très bien en cristallisant le discours du maître, en raison d'un éclairage historique qu'il avait pu attraper. C'est Marx. C'est un pas, qu'il n'y a pas lieu du tout de réduire au premier. Il n'y a pas non plus lieu de faire un mixage entre les deux. On se demande au nom de quoi il faudrait absolument qu'ils s'accordent. Ils ne s'accordent pas, ils sont parfaitement compatibles. Ils s'emboîtent, et puis il y en a certainement un qui a sa place avec toutes ses aises, c'est celui de Freud. »<sup>43</sup>*

---

<sup>42</sup> LACAN Jacques, « Conférence à la faculté de Médecine de Strasbourg 10-06-1967 ».

<sup>43</sup> LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIX ... ou pire*, Éd. du Seuil, Paris, coll. « Champ freudien », 2011, p. 224.

Marx et Freud sont non seulement homologues mais également « parfaitement compatibles ». Cette compatibilité implique que leurs théories peuvent coexister sans se heurter dans leur essence fondamentale. Les tentatives de mixage ou de fusion des deux perspectives sont considérées comme des simplifications excessives qui ne tiennent pas compte de la profondeur et de la complexité de chaque discours. Reconnaître la compatibilité entre Marx et Freud ne signifie pas chercher à les intégrer ou à les synthétiser, mais plutôt à les comprendre dans leur autonomie respective tout en explorant leurs points de convergence.

### *Envers*

*« La dernière fois, qui était une première, j'ai donc fait référence à Marx en introduisant à côté de celle de la plus-value une notion nouvelle. J'ai dans un premier temps présenté la relation de ces deux notions comme homologique, avec tout ce que ce terme comporte de réserves. [...] Donc, à cette plus-value j'ai accroché, superposé, enduit à l'envers la notion de plus-de-jouir. »<sup>44</sup>*

La notion d'*envers* positionne le discours psychanalytique comme complémentaire mais distinct de celui de Marx. L'*envers* représente une perspective critique qui révèle les aspects occultés ou inversés de chaque théorie. Marx représente une certaine face de la vérité sociale, centrée sur l'économie et les structures matérielles, tandis que Lacan se concentre sur les dimensions psychiques et symboliques de la subjectivité. Ensemble, ces deux perspectives offrent une vue plus complète et nuancée de la réalité sociale et individuelle, chacune éclairant l'autre d'une manière qui transcende les frontières disciplinaires.

---

<sup>44</sup> LACAN Jacques, *Le Séminaire XVI : D'un autre à l'Autre*, Éd. du Seuil, Paris, 2006, p. 29.

## II. Perspectives psychanalytiques sur le travail

### 1. Freud au travail

La notion de travail apparaît dans l'œuvre de Freud à travers les termes psychanalytiques qui incluent le suffixe « *arbeit* ». Ces termes mettent en évidence principalement les efforts du psychisme pour gérer l'excès pulsionnel.<sup>45</sup>

Bien que la notion de *travail* (Arbeit) ait joué un rôle significatif dans la théorie et la pratique freudiennes depuis L'Interprétation des rêves (1900), la psychanalyse n'a jamais été incluse parmi les théories du travail social.

Après cette première étape, Freud a examiné d'autres types de travail mental, notamment le *travail du rêve*<sup>46</sup>, le *travail de la mélancolie*, le *travail du deuil*<sup>47</sup> et *travail de refoulement*<sup>48</sup>, élargissant ainsi sa thèse initiale selon laquelle les processus mentaux peuvent et doivent être considérés comme un travail productif. La théorie de Freud sur l'appareil mental équivalait plus ou moins explicitement la pensée et le travail, proposant quelque chose comme une « théorie du travail de l'inconscient »<sup>49</sup>, et ce faisant, il a rencontré la problématique du travail abstrait.

Le *travail* est un concept relationnel qui, dans le cadre psychanalytique, ne peut être discuté indépendamment de son produit, *Plaisir*. Plutôt que de le distinguer de son opposé, la douleur ou le déplaisir, Freud s'intéressait à un continuum problématique ou à un entrelacement entre *plaisir* et *déplaisir*.

Dans la théorie critique de Freud sur le plaisir, ce dernier ne représente plus un sentiment univoquement agréable accompagnant la satisfaction des besoins, des demandes ou des désirs comme un produit secondaire plus ou moins accidentel. Le plaisir apparaît plutôt comme un produit essentiel généré par les activités mentales en cours.

---

<sup>45</sup> VENTURA Rodrigo, « La notion de travail dans l'expérience psychanalytique », *Psicologia USP*, n° 2, vol. 27, 2016, p. 287, [<https://doi.org/10.1590/0103-656420140041>].

<sup>46</sup> FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, PUF, Paris, coll. « Oeuvres complètes (ebook) », 2010.

<sup>47</sup> FREUD Sigmund, *Deuil et mélancolie*, Payot & Rivages, Paris, 2011.

<sup>48</sup> FREUD Sigmund, *Trois mécanismes de défense: refoulement, clivage, dénégation*, Payot., Paris, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014.

<sup>49</sup> Tomšič cité dans EMADIAN Baraneh, « Marx and Lacan: The Silent Partners (on Tomšič's *The Capitalist Unconscious*) », *Critique*, n° 3, vol. 44, 2016, p. 310.

*« En disant que selon toute apparence l'ensemble de notre activité psychique a pour but de nous procurer du plaisir et de nous faire éviter le déplaisir, qu'elle est régie automatiquement par le principe de plaisir. »<sup>50</sup>*

Dans L'Interprétation des rêves, le travail inconscient crée ainsi les conditions de possibilité pour satisfaire le désir inconscient. Il le fait non pas en retravaillant le contenu du rêve, mais en manipulant son expression, donc sa forme. Le travail du rêve se déploie explicitement dans un champ conflictuel et doit médiatiser entre le désir inconscient et les mécanismes de censure et de refoulement, qui compliquent son chemin vers la satisfaction. Dans un passage célèbre, Freud écrit que le travail du rêve :

*« Il est quelque chose qui qualitativement en est tout à fait distinct et qui d'emblée ne peut donc y être comparé. Il ne pense, ne calcule, ne juge absolument pas, mais se borne à ceci : donner une autre forme. On peut le décrire de façon exhaustive si on ne perd pas de vue les conditions auxquelles doit satisfaire sa production. Ce produit, le rêve, doit avant tout être soustrait à la censure et à cette fin le travail de rêve se sert du déplacement des intensités psychiques qui va jusqu'au renversement de toutes les valeurs psychiques. »<sup>51</sup>*

Cette absence de pensée, de calcul et de jugement rend les mécanismes inconscients qualitativement distincts de la pensée consciente. C'est en raison de ces "absences" que l'on peut décrire l'inconscient comme un travail abstrait, ou, selon la terminologie lacanienne, comme un « travailleur idéal »<sup>52</sup>, puisqu'il s'agit d'un « *savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler* »<sup>53</sup>

Cette formulation ne doit cependant pas nous détourner de l'aperçu freudien selon lequel le travail inconscient est explicitement ancré dans un conflit psychique et doit être abordé sous deux aspects opposés.

D'une part, il génère certainement les conditions d'une satisfaction plaisante en s'efforçant de produire un compromis entre la tendance inconsciente refoulée et les instances mentales exerçant la censure.

---

<sup>50</sup> FREUD Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, J.-M. Tremblay, Chicoutimi, coll. « classiques des sciences sociales », 2002, p. 81, [<https://doi.org/10.1522/cla.frs.int>].

<sup>51</sup> FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, op. cit., 2010, p. 482.

<sup>52</sup> LACAN Jacques, *Autres écrits*, op. cit., 2001, p. 518.

<sup>53</sup> *Ibid.*

D'autre part, et parce qu'il se déploie dans un champ conflictuel, le travail inconscient marque également l'expérience d'une activité compulsive continue que le sujet affecté ne peut maîtriser et qui le pousse inévitablement vers un état d'épuisement.

Freud a donné deux noms à la tendance inconsciente demandant une satisfaction plaisante : *le désir et la pulsion*. Le plaisir produit dans l'activité inconsciente en cours montre à son tour que la satisfaction contient une dislocation fondamentale. Freud remarque explicitement que, bien que chaque satisfaction soit vécue comme plaisante, le plaisir accompagnant la satisfaction de la force inconsciente, telle que précisément la pulsion, ne peut pas toujours ou continuellement être ressenti comme plaisant. L'expérience de la satisfaction implique donc le phénomène de « déplaisir », « *il est certain que toute sensation de déplaisir, de nature névrotique, n'est au fond qu'un plaisir qui n'est pas éprouvé comme tel.* », <sup>54</sup> d'où un plaisir qui est subjectivement vécu comme son négatif, le déplaisir. La complication dans la satisfaction plaisante, son expérience comme perturbatrice, divisant ou aliénant l'esprit conscient, suggère qu'il y a quelque chose d'involontaire, de compulsif et finalement menaçant dans la satisfaction plaisante sur laquelle l'appareil mental travaille.

Il existe un lien intime entre le travail inconscient et la compulsion, qui rapproche la conceptualisation analytique du travail intellectuel de la critique de Marx de l'économie politique, où le travail est également compris comme l'activité sociale compulsive centrale, dans laquelle le lien entre l'exploitation et la production de valeur est exemplifié.

Dans le capitalisme, le travail représente la présence continue de la compulsion dans la vie d'un individu, et l'on pourrait soutenir que la mise en évidence par Freud du caractère compulsif du travail inconscient trace à sa manière les conséquences mentales de cette compulsion capitaliste universelle.

Selon Freud, la production de plaisir est un processus continu, comprise dans chaque activité mentale apparemment « utile » ou « significative » :

*« Nos activités intellectuelles tendent soit vers un but utilitaire, soit vers un gain immédiat de plaisir. Dans le premier cas, il s'agit de prendre des décisions d'ordre intellectuel, de se préparer à agir ou de communiquer avec autrui ; dans l'autre cas,*

---

<sup>54</sup> FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Université du Québec (édition numérique), Québec, coll. « Les classiques des sciences sociales », 2002, p. 10.

*nous appelons ces activités jouer ou fantasmer. L'utile, on le sait, n'est lui-même qu'une voie détournée pour atteindre une satisfaction porteuse de plaisir. »*<sup>55</sup>

La reconnaissance du double caractère des activités mentales - poursuivant l'utilité et aspirant au gain de plaisir - est en effet cruciale. Ces deux activités sont intimement liées, voire elles sont deux aspects d'un même processus, où le point principal de Freud est que l'utilité n'est finalement qu'un détour pour la production de plaisir.

Alors que dans *L'Interprétation des rêves*, le caractère conflictuel de la satisfaction inconsciente reste limité à la discussion de la censure, le déplacement du désir vers la pulsion met explicitement en avant l'aspect compulsif de la production de plaisir. Désormais, le conflit ne vient plus de l'extérieur de la force refoulée en question, mais est incorporé en cette même force. Comprise comme « force constante », « *La pulsion, en revanche, n'agit jamais comme une force d'ébranlement momentanée, mais toujours comme une force constante* », <sup>56</sup> la pulsion réunit satisfaction perpétuelle et impossibilité de satisfaction, une satisfaction qui ne connaît jamais de fin.

Dans le cadre de Freud, la force constante de la pulsion se comporte de la même manière par rapport au corps, le perturbant perpétuellement de l'intérieur. Le travail inconscient est une expression de cette perturbation, voire de sa manifestation.

*« Si nous nous appliquons maintenant à considérer la vie psychique à partir du versant biologique, la « pulsion » nous apparaît comme un concept frontière entre psychique et somatique, comme représentant [Repräsentant] psychique des stimulations issues de l'intérieur du corps et arrivant dans l'âme, comme une mesure de l'exigence de travail imposée au psychique en raison de sa connexion avec le corporel. »*<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> FREUD Sigmund, *Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve*, coll. « Œuvres complètes : t.17 », 1992. Disponible sur internet.

<sup>56</sup> FREUD Sigmund, *Métapsychologie*, Flammarion (Version ebook), Paris, coll. « Champs », 2019, p. 49.

<sup>57</sup> FREUD Sigmund, *Métapsychologie*, *op. cit.*, 2019.

Ce travail continu dans l'appareil mental est donc motivé par une complication spécifique dans la connexion de l'esprit avec le corps. En peut dire que *le travail* n'est qu'un nom freudien pour cette connexion problématique, l'autre étant précisément *plaisir*. Dans les deux cas, il s'agit de la fusion du corporel et du mental, un processus où cette distinction n'est plus opérative et qui montre en outre pourquoi Freud insistait sur le double caractère de toutes les activités intellectuelles

La psychanalyse est donc comprise comme une demande de travail, vise à transformer la jouissance plutôt que sa condamnation morale. Le travail analytique intervient activement dans le nexus problématique du mental et du corporel que Freud pointe dans le phénomène de la pulsion. L'activité psychanalytique comme conçu par Freud est un travail transformateur consistant en l'activité de parole de l'analysant et l'activité d'interprétation de l'analyste *une collaboration* au sens fort du terme, un lien social guidé par la combinaison de « la demande de cure » de l'analysant et de la « demande de travail » de l'analyste.

## 2. Travail abstrait et travail concret

*« Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage. »<sup>58</sup>*

La théorie de la valeur chez Marx repose sur deux concepts clés pour comprendre la dynamique du capitalisme : le travail abstrait et le travail concret. Ces notions, souvent mal interprétées ou simplifiées, sont pourtant essentielles pour saisir la manière dont les marchandises acquièrent leur valeur. En explorant ces concepts, il devient possible de démêler les mécanismes sociaux et économiques sous-jacents à la production et à l'échange des biens dans une société capitaliste.

*« Le corps de la marchandise qui sert d'équivalent vaut toujours comme incarnation de travail humain abstrait, et est toujours le produit d'un travail concret et utile*

---

<sup>58</sup> MARX Karl, *Le Capital : critique de l'économie politique*, PUF, Paris, coll. « Quadrige », 1993, p. 53.

*déterminé. C'est donc ce travail concret qui devient l'expression de travail humain abstrait. Si l'habit, par exemple, vaut comme simple réalisation de ce travail abstrait, la confection, qui se réalise effectivement en lui, vaudra comme simple forme de réalisation de travail humain abstrait. »*<sup>59</sup>

Le travail concret se réfère à l'activité productive spécifique qui crée des valeurs d'usage, c'est-à-dire des objets ayant une utilité pratique. Par exemple, la couture de vêtements ou le tissage de tissus sont des formes de travail concret. *« Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique. ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa propre vie. »*<sup>60</sup> Ce type de travail est défini par son caractère technique et matériel, orienté vers la satisfaction des besoins humains par la production de biens spécifiques.

*« Par force de travail ou puissance de travail nous entendons le résumé de toutes les capacités physiques et intellectuelles qui existent dans la corporéité, la personnalité vivante d'un être humain, et qu'il met en mouvement chaque fois qu'il produit des valeurs d'usage d'une espèce quelconque. »*<sup>61</sup>

Le travail abstrait, en revanche, est la dépense générale de la force humaine de travail, indépendamment de la forme concrète de cette dépense. Il est responsable de la création de la valeur d'échange des marchandises. L'importance décisive de cette notion est affirmée, soulignant que la compréhension de l'économie politique repose sur la distinction entre travail abstrait et travail concret. Le travail abstrait est un concept social et historique, qui ne peut être réduit à une simple dépense physiologique d'énergie.

En d'autres termes, cela signifie que la force de travail représente le travail abstrait, envisagé comme une marchandise dans le processus de création de valeur, tandis que le travail vivant désigne le travail concret, une activité dans le processus de production.<sup>62</sup>

Les interprétations simplistes et physiologiques du travail abstrait, qui négligent sa dimension sociale, sont critiquées. Cette dépense d'énergie humaine, bien qu'essentielle, n'est pas l'objet

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>62</sup> CUKIER Alexis, « Introduction », *Travail vivant et théorie critique*, Presses Universitaires de France, Paris cedex 14, coll. « Souffrance et théorie », 2017, p. 5-57, [<https://doi.org/10.3917/puf.cukie.2017.03.0005>].

principal de l'analyse. Au contraire, le travail abstrait doit être compris comme un processus social spécifique à l'économie marchande, où les diverses formes de travail sont égalisées à travers l'échange.<sup>63</sup>

*« Le travail abstrait n'exprime pas une égalité psychologique de diverses formes de travaux, mais une égalisation sociale de différentes formes de travaux qui se réalise sous la forme spécifique de l'égalisation des produits du travail. »<sup>64</sup>*

La distinction entre travail abstrait et travail concret permet de comprendre comment les marchandises acquièrent leur valeur dans une société capitaliste. Le travail concret produit des biens utiles, tandis que le travail abstrait, en tant que dépense homogène de travail humain, crée la valeur économique de ces biens. Cette dualité est au cœur de l'analyse de la dynamique du capitalisme, expliquant comment les objets deviennent des marchandises échangées sur le marché.

*« La vie en commun des humains avait donc pour fondement : premièrement la contrainte au travail créée par la nécessité extérieure, et secondement la puissance de l'amour [...] Eros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation humaine dont le premier succès fut qu'un plus grand nombre d'êtres purent rester et vivre en commun. »<sup>65</sup>*

### **3. Travail et Plaisir**

Travail et Plaisir entretiennent une autre connexion significative. Non seulement Freud les relie l'une à l'autre dans la mesure où plaisir est défini comme le produit le plus essentiel du travail inconscient, mais ce sont aussi des notions qui appellent une référence aux sciences naturelles. Le pari épistémologique de Freud était que la théorie psychanalytique obtiendrait des fondations solides en énergétique, la notion du travail étant déjà adoptée de ce cadre scientifique.

---

<sup>63</sup> ROUBINE Isaac, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, 1928, p. 109.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>65</sup> FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Version PDF., Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec, coll. « Les classiques des sciences sociales », 2002, p. 30.

Plutôt, le lien entre le travail et le plaisir introduit la dimension économique, qui est en continuité directe avec l'économie sociale. Freud concevait déjà le plaisir comme un surplus essentiel du travail mental, et il n'était qu'une question de temps avant que la relecture de Freud par Lacan ne tombe sur cette connexion.

Dans sa relecture de Freud, Lacan a déjà proposé une clarification du concept freudien de plaisir, ainsi que sa nouvelle traduction. Lacan consistait à traduire « *Lust* » (Plaisir) par jouissance, ce qui déplaçait l'accent de l'opposition plaisir-douleur à leur entrelacement problématique, ainsi qu'à l'aspect involontaire du plaisir que le mot jouissance adresse plus directement.

À la fin des années 1960, une autre correction a été ajoutée, lorsque le néologisme *plus-de-jouir*, a été forgé en homologie avec la notion économique de *plus-value*. Ce néologisme traduit explicitement le terme freudien gain de plaisir,<sup>66</sup> où la jouissance est déjà clairement comprise comme profit ou bénéfice, donc comme un *surplus-produit* résultant du lien entre le mental et le corporel. Avec ce mouvement, cependant, Lacan a complété le pari épistémologique de Freud par un pari politique, dans lequel la critique de l'économie politique a commencé à jouer un rôle étonnamment similaire à celui de « l'énergétique » chez Freud.

Avec sa deuxième clarification de la fonction de « *Lust* » (Jouissance), Lacan devait tomber sur le double caractère du travail dans le contexte social. Ce double caractère concerne le point que Marx a déjà fait à propos du double caractère des marchandises, valeur d'usage et valeur d'échange :

D'une part, tout travail est une dépense de force de travail humaine, au sens physiologique, et c'est en ce caractère d'être égal, ou abstrait, que le travail humain crée et forme la valeur des marchandises. D'autre part, tout travail est une dépense de force de travail humaine sous une forme particulière et avec un but défini, et c'est en ce caractère de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage.

La distinction entre travail abstrait et concret se situe à l'intersection des dynamiques socio-économiques et des dimensions corporelles et psychiques du travail. Le travail abstrait, lié à une « forme sociale » spécifique, reflète des relations entre individus dans le processus de

---

<sup>66</sup> FREUD Sigmund, *Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve*, coll. « Œuvres complètes : t.17 », 1992. Disponible sur internet.

production, tandis que le travail concret se réfère aux caractéristiques matérielles et techniques du travail. Cette distinction renvoie à la notion d'« *Arbeitskraft* » (force de travail), intégrée dans les sciences sociales et finalement dans la psychanalyse.

Marx aborde cette dualité en termes de dépense de force de travail, considérée à la fois comme une abstraction économique et une expérience corporelle ou mentale concrète. Son projet critique visait à analyser les effets négatifs de cette dépense : consommation, épuisement et destruction des corps travaillants. Le double caractère des marchandises, et donc du travail<sup>67</sup>, souligne le lien problématique entre matérialité sensible et abstraction économique.

Le travail, divisé entre abstraction et concrétisation, maintient un double statut constant. Cette scission est centrale dans la théorie marxienne du travail et pertinente pour la psychanalyse, (particulièrement dans l'introduction du concept de *plus-de-jouir*). Marx révèle comment un régime symbolique abstrait produit des abstractions modernes telles que le travail abstrait et la plus-value.

Ce passage de la valeur à la jouissance suggère que le régime moderne de valorisation transforme également la jouissance, la plaçant comme objet central de l'économie libidinale, où désir et pulsion s'organisent autour de la jouissance objectivée :

*« La différence la plus radicale entre la vie amoureuse du monde antique et la nôtre tient sans doute à ceci que l'Antiquité mettait l'accent sur la pulsion elle-même, tandis que nous le plaçons sur son objet. Les Anciens célébraient la pulsion et étaient prêts à anoblir par elle-même un objet inférieur, tandis que nous mésestimons l'activité pulsionnelle en elle-même et ne lui trouvons d'excuses que par les distinctions de l'objet. »*<sup>68</sup>

Un point mérite d'être retenu de cette description freudienne de la métamorphose du plaisir entre l'antiquité et la modernité, à savoir que l'accent mis sur l'objet équivaut à une fixation libidinale, fixation de la pulsion. Cela entraîne des conséquences significatives pour le

---

<sup>67</sup> La marchandise possède une double nature : elle est une valeur d'usage et une valeur d'échange. Ce double caractère est déterminé par le double caractère du travail incorporé à la marchandise. Les types de travail sont aussi divers que les valeurs d'usage produites. « *Manuel d'économie politique de l'Académie des sciences de l'URSS* »

<sup>68</sup> FREUD Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle: 1905-1924*, Flammarion (Version ebook), Paris, coll. « Champs », 2019, p. 357.

problème que le travail inconscient et le travail social affrontent continuellement. Lorsque cet objet est défini comme un surplus, l'impossibilité de satisfaction devient explicite : la satisfaction devient indistinguable de l'insatisfaction et la pulsion devient fixée sur le « plus » de la valeur et de la jouissance, donc sur son augmentation ou sa croissance.

La plus-value incarne la fusion de la satisfaction et de l'insatisfaction, tout en reconnaissant la croissance comme une caractéristique inhérente de l'objet. L'accent mis sur le gain de plaisir chez Freud, le concept de plus-de-jouir chez Lacan, et la plus-value chez Marx reflète la transition d'un mode de production de valeur et de jouissance *prémoderne* à un mode *moderne*.

Le corps mis au travail confronte donc la même impasse dans les sphères économique et libidinale. Le travail devient lui-même un processus pratiquement sans fin, comme Marx le met explicitement, utilisant le terme *surtravail*, ce qui suggère que dans les conditions capitalistes, le travail devient le processus dans lequel la vie du sujet est progressivement consommée plutôt que soutenue.

Le *surtravail* est la quantité de travail qu'un travailleur effectue au-delà du travail nécessaire à sa subsistance. À cet égard, le *surtravail* est convertible en *plus-value*. Cette convertibilité pointe ouvertement au cœur de l'organisation moderne de la production une dimension compulsive fondamentale, qui se résume finalement à la demande insatiable que la génération de valeur, sa croissance perpétuelle, se déroule sans interruption. Suivant cette ligne de pensée, Marx a soutenu que le mode de production capitaliste comprend une tendance structurelle à prolonger la durée de la journée de travail, en d'autres termes, à maintenir les corps enracinés et engagés dans le processus de production. Marx décrit cette tendance comme une pulsion et comprend dès lors le capital *comme une pulsion de valorisation de soi ou une pulsion d'accumulation*.

Comme mentionné précédemment, l'invention et l'imposition capitalistes du travail abstrait pointent vers ce que Lacan a décrit avec l'expression « travailleur idéal » :

*« Ici parenthèse, l'inconscient implique-t-il qu'on l'écoute ? À mon sens, oui. Mais il n'implique sûrement pas, sans le discours dont il ex-siste, qu'on l'évalue comme un savoir qui ne pense pas, ne calcule pas, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler (dans le rêve par exemple). Disons que c'est le travailleur idéal, celui dont*

*Marx a fait la fleur de l'économie capitaliste dans l'espoir de le voir prendre le relais du discours du maître : ce qui est arrivé en effet, bien que sous une forme inattendue. »*<sup>69</sup>

Le lien essentiel ici est entre l'inconscient et l'écoute. Contrairement à la sphère de production, où le travailleur idéal reste silencieux, en analyse, ce « travailleur idéal » commence à parler. Cette capacité à parler corrompt son statut idéal, car la parole se manifeste souvent sous forme de protestation, de plainte ou de grève. Ainsi, elle démontre que le "travailleur idéal" n'existe pas. Ce qui existe, c'est le travailleur en tant que "symptôme social", où les contradictions du système capitaliste trouvent leur expression matérielle.

Par conséquent, le prolétaire représente plus que la simple réalisation du travail abstrait dans un corps vivant. La parole et l'écoute se déploient au niveau de la « valeur d'usage », où le corps affecté par les abstractions articule sa souffrance et s'adresse à l'analyste avec une demande de guérison. Comme le dit Lacan, « *La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée.* »<sup>70</sup>

L'engagement de Lacan avec la question du travail peut être divisé en deux phases. La première, de nature épistémologique, comprend des remarques éparées sur l'énergétique et son rôle dans l'œuvre de Freud. La deuxième phase, plus systématique et ouvertement politique, voit les références à l'énergétique revisitées à travers la critique de l'économie politique, en particulier via une lecture structurelle du Capital de Marx.

Le projet marxiste de critique de l'économie politique – à la fois théorie du capitalisme et pratique de la subjectivité politique – incarne le processus de travail de perlaboration. Marx tente de révéler les conséquences sociales de l'organisation capitaliste de la production, centrée sur la quête incessante de plus-value. Ainsi, la description par Marx du capital comme une pulsion doit être prise littéralement, car elle éclaire la nature compulsive du travail moderne, surtout quand cette pulsion est vue comme une "demande de travail" insatiable à travers le prisme de la psychanalyse.

Marx offre une première analyse structurelle du lien problématique entre l'abstrait (valeur) et le concret (corps), où le travail est enraciné dans une production sans fin, qualifiée de

---

<sup>69</sup> LACAN Jacques, *Autres écrits*, op. cit., 2001, p. 518.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 512.

« *production pour la production* ». Cet ordre structurel compulsif, où le sujet travaillant doit accomplir sa tâche, illustre non seulement la cruauté de la domination moderne du marché, mais aussi la subordination du travail à une production futile. Le surplus produit ne sert qu'à maintenir la machine capitaliste en marche. L'absolutisation du marché impose que le travailleur sacrifie sa vie au profit de l'économie, symbolisée par la croissance économique proverbiale.

*« Il y a production pour la production, production comme fin en soi, dès que le travail est soumis formellement au capital, que le but immédiat de la production est de produire le plus possible de plus-value et que la valeur d'échange du produit devient le but décisif. »<sup>71</sup>*

## 4. Travail et souffrance chez Freud

### 4.1. Pulsions de mort

Dans « *Le malaise dans la civilisation* », Freud explore les implications de la pulsion pour la vie en société, accordant à la libido un rôle central dans la cohésion du groupe, rôle qu'il attribuait auparavant à l'identification imaginaire. Cependant, cette valorisation de l'érotique semble négliger les rapports de domination, intrinsèques aux relations sociales et marquées par l'agressivité et la concurrence. Cette omission constitue le cœur de la critique marxiste à l'égard de la psychanalyse.

Freud, au lieu de répondre directement à cette critique, la retourne en affirmant que les rapports de force sont inhérents à la nature humaine et non produits par la société. Il se moque de l'optimisme et de sa croyance selon laquelle l'homme est fondamentalement bon, mais corrompu par la propriété privée, qui instaure des rapports de domination.<sup>72</sup> Freud conteste cette vision utopique en soulignant que même sans propriété privée, l'agressivité humaine persisterait.<sup>73</sup>

Pour Freud, le malaise dans la civilisation est principalement dû à la pulsion de mort, un instinct destructeur qui rend l'homme intrinsèquement agressif et exploitant envers son

---

<sup>71</sup> MARX Karl, *Un chapitre inédit du Capital*, 1867 Disponible sur internet.

<sup>72</sup> FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, op. cit., 2002, p. 38.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 39.

prochain. Cette pulsion de mort, selon Freud, est ce qui fait que l'homme peut exploiter, maltraiter, et même tuer ses semblables. Il considère la croyance marxiste en la bonté humaine comme une illusion, estimant que les tendances destructrices de l'homme sont inhérentes et indépendantes du type de société. La vision freudienne contraste fortement avec celle de Marx, qui voit en l'homme un être bon perverti par l'exploitation.

Freud conteste l'idée marxiste d'une amélioration de la condition humaine par des mesures politiques, arguant que ces tendances destructrices subsisteront malgré les efforts de justice sociale. Pour Freud, même en supprimant les inégalités sociales, l'agressivité humaine persistera en raison de la pulsion de mort. Cependant, il reconnaît que la pulsion de vie, antagoniste à la pulsion de mort, maintient une certaine cohésion sociale malgré tout.

#### ***4.2. Histoire de pulsions***

Que la libido puisse créer du lien social peut sembler surprenant au premier abord. Les pulsions partielles, paraissent strictement privées et incompatibles avec la vie en collectivité. Elles alimentent une sexualité archaïque, signifiant que tout est bon pour l'enfant pour prendre son plaisir en solitaire. Quant à la pulsion sexuelle mature, elle ne crée du lien qu'au sein du couple. Cependant, Les amoureux ne s'intéressent pas à l'insertion dans le groupe. Freud constat que pour que la libido relie les membres de la société, elle doit perdre sa finalité sexuelle initiale, être amputée d'une partie de sa satisfaction. C'est cela que Freud appelle être civilisé.

L'acculturation de l'homme se fait par l'éducation. L'enfant, souvent vu comme un humain non encore civilisé, passe par une expérience familiale considérée comme un laboratoire de la socialisation. Freud pense qu'il est essentiel de commencer dès l'enfance pour endiguer les envies sexuelles des adultes. Ce processus implique de réprimer sévèrement les manifestations pulsionnelles jugées inconvenantes, ce que Freud associe à la castration. L'enfant apprend à limiter sa jouissance sous la contrainte parentale, à manger proprement, à ne pas fouiller partout, et à exprimer ses besoins sans crier. Les relations d'amitié deviennent possibles en amputant la pulsion génitale de son dénouement sexuel. Le plaisir solitaire de l'enfant est d'abord socialisé en famille avant son entrée dans la société adulte.

Ce formatage pulsionnel familial est une véritable acculturation. Freud illustre cela avec l'éducation de la pulsion anale : « *L'intérêt primitif attaché par lui à la fonction d'excrétion, à ses organes et à ses produits, se transforme au cours de la croissance en un groupe de qualités bien connues de nous : parcimonie, sens de l'ordre et goût de la propreté* ». <sup>74</sup> Cet attrait pour la beauté, l'ordre et la propreté est ensuite intégré par la collectivité comme des exigences. La limitation du plaisir érotique par l'éducation prépare ainsi ce qui sera ensuite requis collectivement.

Les pratiques sociales incluent une part de libido désormais codifiée, redéfinissant le collectif : sujet et collectif deviennent indissociables de la pulsion, transformant la satisfaction individuelle en pratiques sociales partagées.

Cependant, la difficulté réside dans le fait que les restrictions diminuent le plaisir restant : « *Ceci ne signifie nullement qu'on ait renoncé à toute satisfaction, mais bien qu'on se soit assuré une certaine garantie contre la souffrance en ceci que l'insatisfaction des instincts tenus en bride n'est plus ressentie aussi douloureusement que celle des instincts non inhibés. En revanche, il s'ensuit une diminution indéniable des possibilités de jouissances. **La joie de satisfaire un instinct resté sauvage, non domestiqué par le Moi, est incomparablement plus intense que celle d'assouvir un instinct dompté. Le caractère irrésistible des impulsions perverses, et peut-être l'attrait du fruit défendu en général, trouvent là leur explication économique*** ». <sup>75</sup> Freud rejette ici l'idée de promettre un bonheur futur en échange de l'effort actuel.

Afin d'illustrer cette conception, Freud évoque deux modèles promettant une vie future meilleure en échange des renoncements actuels : la religion et le communisme. Il souligne la futilité de ces promesses, comparant la doctrine marxiste à la religion : « *Les communistes croient avoir découvert la voie de la délivrance du mal. D'après eux, l'homme est uniquement bon, ne veut que le bien de son prochain ; mais l'institution de la propriété privée a vicié sa nature. La possession des biens confère la puissance à un seul individu et fait germer en lui la tentation de maltraiter son prochain ; celui qui en est dépouillé doit donc devenir hostile à l'opprimeur et se dresser contre lui.* » <sup>76</sup>

---

<sup>74</sup> Ibid., p. 27.

<sup>75</sup> Ibid., p. 16.

<sup>76</sup> Ibid., p. 38.

Freud admet qu'il ne peut apporter de réconfort et refuse de promettre un monde meilleur, à la différence de Marx. Il propose deux approches : réconforter, ce qu'il considère inefficace et fallacieux, ou adopter la voie psychanalytique, qui incite à chercher la vérité, même douloureuse, pour guérir. Freud critique les promesses de bonheur d'origine religieuse qui apaisent au prix de l'ignorance. Il avertit du danger cataclysmique que pose la maîtrise des forces de la nature par l'humanité, confirmant son pessimisme face à l'optimisme marxiste.

Cette analyse soulève des questions sur la raison pour laquelle nous acceptons les restrictions au plaisir imposées par la famille et la société.

#### ***4.3. Vers un surmoi contemporain***

Freud adopte une nouvelle perspective après avoir rejeté le consentement fondé sur des promesses religieuses trompeuses. Le problème se pose alors ainsi : puisque le bonheur ultime est associé à la jouissance sexuelle complète, comment imposer les restrictions nécessaires à la régulation des pulsions pour établir la paix sociale, tant chez l'enfant que chez l'adulte ?<sup>77</sup> Freud explore cette question en montrant que la solution n'est plus de consentir à une diminution de plaisir pour un bonheur futur incertain, mais d'accepter cette diminution comme une imposition impérative.

Freud décrit ainsi la fonction du père. L'enfant, en raison de sa détresse originelle, « *venu au monde avec une constitution instinctuelle spécialement défavorable* »<sup>78</sup>, recherche une figure protectrice, et le père occupe cette place en apparaissant sous des traits déifiés. Cette figure paternelle évolue et devient l'autorité religieuse dans la civilisation, promettant un au-delà en échange d'une vie sans péché, et agissant comme une instance d'autorité qui interdit mais pardonne aussi. Initialement, l'enfant accepte les limitations parce que son père les impose et qu'il veut conserver son amour. Progressivement, ces attentes éducatives sont intériorisées, et l'autorité paternelle se transforme en une instance intrapsychique appelée *le Surmoi*, qui réfrène la jouissance.

La contrainte, initialement religieuse, devient autoritaire puis morale. Freud explique que, puisqu'il n'y a pas chez l'enfant de notion naturelle du bien et du mal, c'est l'éducation qui fait émerger la conscience morale. Le mal est ce qui entraîne la perte de l'amour, et le bien est

---

<sup>77</sup> Cf. DENAN Françoise, *Souffrance au travail et discours capitaliste: une lecture psychanalytique subversive*, l'Harmattan, Paris, coll. « Études psychanalytiques », 2022.

<sup>78</sup> FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, op. cit., 2002, p. 19.

défini comme le renoncement pulsionnel par peur des vengeances, notamment paternelles. Les attentes familiales, reflétant les normes sociales, sont ainsi intégrées dans la morale civilisée. Le Surmoi, en collectivisant la pulsion, unit celle-ci à la morale de la civilisation, universalisant ainsi la contrainte sans recours à la religion.

Dans cette dynamique, Freud affirme que ce n'est pas l'agressivité parentale reçue, mais celle accumulée et refoulée par l'enfant en réponse aux sacrifices exigés, qui détermine la force du Surmoi. Ce processus de retournement de l'agressivité sur soi-même nourrit la sévérité du Surmoi.

Le Surmoi sera la pierre angulaire de la critique freudienne de Marx, qui affirme qu'il est impossible de réduire le comportement humain aux seuls facteurs économiques en négligeant les facteurs psychologiques. Cette divergence fondamentale entre causalité économique et psychique constitue un point de désaccord irréductible entre marxistes et psychanalystes.

Cette découverte du Surmoi amène Freud à poser un choix : s'intégrer socialement en acceptant la castration ou rester isolé dans une névrose, avec des satisfactions partielles et de la souffrance. S'intégrer nécessite un consentement personnel aux exigences de l'Autre, sans garantie de succès. Cela implique une réorganisation des pulsions pour s'adapter au monde et trouver du plaisir.

Le symptôme, considéré comme un choix conscient ou inconscient, contredit la vision classique du déficit. Il peut sembler paradoxal de préférer la jouissance malgré la souffrance et l'isolement. La soumission au Surmoi, au lieu de diminuer la pression, l'augmente. Plus on se conforme, plus le Surmoi devient sévère. Abandonner les pulsions par peur d'une autorité extérieure ne résout pas la persistance du désir inconscient, ce qui intensifie la culpabilité.

La rébellion contre le Surmoi, à travers le symptôme névrotique, n'est pas militante mais vise à préserver la jouissance personnelle. Le névrosé refuse de se conformer aux attentes sociales, préférant sa souffrance unique et s'isolant dans son fantasme. Freud compare cela à un refuge pour les déçus de la vie. Voir la névrose comme un abri modère l'impulsion actuelle de guérir à tout prix.

La pertinence du Surmoi freudien à l'ère contemporaine est toujours d'actualité. Freud a développé son concept de Surmoi en se basant sur le puritanisme viennois, qui imposait une répression des pulsions sexuelles.

Sa mention de « *Le Surmoi d'une époque culturelle donnée a une origine semblable à celle du Surmoi de l'individu* »<sup>79</sup> nous indique que la question de la variabilité des exigences morales d'une société était posée chez Freud, suggérant que les idéaux sociétaux évoluent. Ce constat invite à envisager le Surmoi comme étant adaptable en fonction des valeurs et interdits fluctuants de chaque civilisation.

Le Surmoi contemporain, selon Lacan,<sup>80</sup> pousse à jouir, contrairement au Surmoi freudien qui réprimait les pulsions. Cette évolution éclaire notre époque où toute opposition à cette quête de plaisir est souvent perçue comme pathologique. Cependant, le droit à la jouissance masque mal les abus qu'il entraîne. C'est pourquoi le Surmoi contemporain, tout en promouvant la jouissance, se cache souvent derrière la quête du bonheur.

#### ***4.4. Souffrance au travail chez Freud***

Le détour freudien que nous avons abordé pourrait paraître déconnecté du thème de la souffrance au travail. Néanmoins, il était essentiel d'examiner les dynamiques de la civilisation pour saisir la manière dont le symptôme se connecte à ce contexte.

Freud indique qu'il existe une fusion variable entre les pulsions de vie et de mort, ce qui signifie que ces pulsions ne doivent pas être considérées comme pures, mais comme des mélanges diversifiés. Lorsque des éléments tels que la solidarité, l'entraide ou la bienveillance disparaissent ou se détériorent, la pulsion de mort peut émerger à tout moment et causer des ravages, révélant l'humain comme une créature sauvage. Le monde économique est ainsi marqué par des vagues où Éros échoue à contenir Thanatos.

Au XIXe siècle, l'exode rural précédant la révolution industrielle a eu une conséquence négligée : en ville, les individus rencontrent quotidiennement plus d'inconnus que de personnes familières. La destruction du lien social traditionnel a ouvert la voie à l'exploitation extrême des travailleurs, exigée par l'expansion rapide de l'industrie.

Au XXe siècle, les mouvements ouvriers ont atténué ce risque en réintroduisant la solidarité professionnelle, ce qui a permis de réduire la brutalité des conditions de travail. Cependant, le capitalisme contemporain détruit également les équipes en multipliant les restructurations. L'individualisme actuel rend les débats sur la réduction du temps de travail obsolètes.

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>80</sup> LACAN Jacques, *Écrits*, "KANT AVEC SADE" Éditions du Seuil, Paris, coll. « Le Champ freudien », 1966.

Cependant, les pratiques d'ubérisation, comme celles initiées par Uber, remettent en question les excès du passé. Les plateformes numériques mettent en relation clients et prestataires, mais imposent aux travailleurs indépendants de choisir leur nombre d'heures dans l'espoir de gagner plus. Les travailleurs se retrouvent alors libres de travailler jusqu'à l'épuisement.

Historiquement, le travail a toujours eu une dimension morale. Les personnes inaptes au travail étaient méprisées, notamment au Moyen Âge, où les mendiants et vagabonds étaient rejetés. Avec l'industrialisation, les inactifs étaient persécutés, emprisonnés ou envoyés aux galères.

Aujourd'hui, la valeur morale du travail demeure ; trouver et maintenir un emploi est souvent perçu comme une question de volonté. Une fois employés, les salariés subissent encore la pression morale liée au travail. Ils sont souvent poussés à dépasser les attentes de leurs supérieurs, augmentant ainsi le risque d'épuisement professionnel. Les études montrent que ceux qui poussent leur conscience professionnelle à l'extrême sont souvent ceux qui se dirigent vers le burn-out ou le suicide.

Cette perspective remet en question l'idée selon laquelle l'aliénation est simplement causée par des employeurs tyranniques ; elle suggère que c'est plutôt le Surmoi qui impose des liens rigides, maintenant le travailleur enchaîné à son travail.

### III. Du discours du capitaliste au discours managérial

#### 1. Concepts lacaniens

##### *1.1. le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*

Pour Lacan, les êtres humains se trouvent dans trois registres étroitement liés : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel.<sup>81</sup> Le sujet de l'inconscient est introduit par l'ordre symbolique. Le Symbolique, fondamentalement le domaine du langage, est constitué de signifiants qui fonctionnent comme un système de différences linguistiques. C'est le monde culturel, social et linguistique qui préexiste à notre naissance et conditionne notre émergence en tant que sujets. Nous sommes inévitablement soumis à ce domaine, plongés dans un univers de langage, de symboles et de relations humaines.

Le sujet devient sujet de l'inconscient en étant soumis au Symbolique de manière souvent inconsciente et inaccessible. C'est là que réside l'essence symbolique, le médiateur de nos identités, désirs et pensées, en apparence très personnels. Le Symbolique dépasse les simples pratiques culturelles conscientes pour façonner notre façon de vivre et d'exister dans le monde. Lacan le désigne également comme le « Grand Autre ».<sup>82</sup>

Ce Grand Autre symbolique est crucial pour les questions existentielles telles que notre raison d'être et les attentes des autres à notre égard. Malgré son importance, le Symbolique est incomplet et défectueux, ce que Lacan exprime par son "manque". Cette imperfection se manifeste dans le désir humain, une quête souvent insatisfaite d'une plénitude que le Symbolique ne peut combler.

Les autorités et les institutions, comme les tribunaux et le gouvernement, matérialisent ce Grand Autre et servent de cadres où les débats et les interprétations trouvent une résolution momentanée. Par leur nature, ces institutions abordent les limites du Symbolique, même si elles ne peuvent le combler complètement.

---

<sup>81</sup> LACAN Jacques, « Séminaire XXII, R.S.I ». Disponible sur internet

<sup>82</sup> LACAN Jacques, *Écrits, op. cit.*, 1966, p. 373.

L'Imaginaire, en revanche, représente la vie sociale quotidienne et la réalité perçue. C'est le domaine des relations interpersonnelles où les egos se rencontrent et se mesurent les uns aux autres. Les interactions sont souvent teintées d'affection ou d'agressivité, fondées sur des reconnaissances et des identifications mutuelles. Bien que distinct de l'ego, le sujet du Symbolique est lié à l'Imaginaire par des processus d'identification visant à combler le manque symbolique.

Enfin, le Réel pour Lacan n'est pas simplement la réalité quotidienne, mais plutôt ce qui échappe à toute symbolisation ou représentation. C'est une dimension difficile à cerner, souvent évoquée pour son caractère indomptable et inexplicable au sein même du Symbolique incomplet.

### ***1.2. Du plus-de-value au plus-de-jouir***

La plus-value marxienne est au cœur de l'exploitation économique, où l'homme exploite l'homme. Lacan, dans son Séminaire « *D'un Autre à l'autre* », utilise ce concept pour répondre à Freud, qui pensait que les déterminants économiques ne pouvaient expliquer la souffrance psychique. Marx, en définissant la plus-value, révolutionne l'économie politique, ce que Althusser qualifie de « *rupture épistémologique* ».

Marx explique que le prolétaire vend sa force de travail, une marchandise dont la valeur est déterminée par le temps nécessaire à sa production. Le salaire versé au travailleur suffit juste pour sa subsistance, liant ainsi le prolétaire à un minimum vital, ce qui est symbolisé par l'étymologie du terme *prolétaire*.

Avec l'industrialisation, les contrats de travail obligent les ouvriers à travailler au-delà du temps nécessaire pour leur subsistance, extorquant ainsi une part de travail non rémunérée, appelée *plus-value*. Ce mécanisme reste dissimulé pour perpétuer les rapports sociaux capitalistes et constitue le « *proton pseudos* »<sup>83</sup> du capitalisme, essentiel à sa structure.

La plus-value permet aux capitalistes de faire des ajustements économiques, notamment en réduisant les coûts salariaux pour augmenter les profits, puisqu'elle représente le « capital

---

<sup>83</sup> Première fausseté

variable ». Lacan trouve un parallèle entre la *plus-value* et son concept de *plus-de-jouir*, où le plaisir accru implique une privation préalable, reflétant la dynamique d'exploitation du capitalisme.

Lacan a repris plusieurs idées principales de Freud comme : le renoncement à la jouissance comme fondement du lien social, la promesse de bonheur en échange de la restriction des satisfactions pulsionnelles, l'intensification de la sévérité du Surmoi lorsque le sujet abandonne son désir, et la dimension collective du Surmoi. Freud pensait que la civilisation se construisait par une soustraction de jouissance. En revanche, Lacan met en évidence une nouvelle forme de *bonheur* : celui procuré par l'objet plus-de-jouir, accessible immédiatement et désormais obligatoire.

Le concept de plus-de-jouir permet de qualifier la civilisation moderne sur des bases différentes de celles de Freud, qui se basait sur la Vienne de son époque. La structure conceptuelle de Lacan est novatrice et complexe, cela ouvrira de nouvelles perspectives sur la souffrance au travail. En lien avec le Surmoi freudien, le concept de plus-de-jouir se révélera central pour comprendre le capitalisme et l'addiction menant à l'épuisement professionnel.

Lacan pose d'emblée l'existence d'une homologie entre l'objet plus-de jouir et la plus-value marxiste, en soulignant qu'il ne s'agit pas d'une simple analogie

L'analogie à éviter est donc celle par laquelle on dirait que le plus de jouir est à la jouissance, ou au signifiant, ou au sujet, ce que la plus-value est à la marchandise, ou à la production ou au travail.<sup>84</sup>

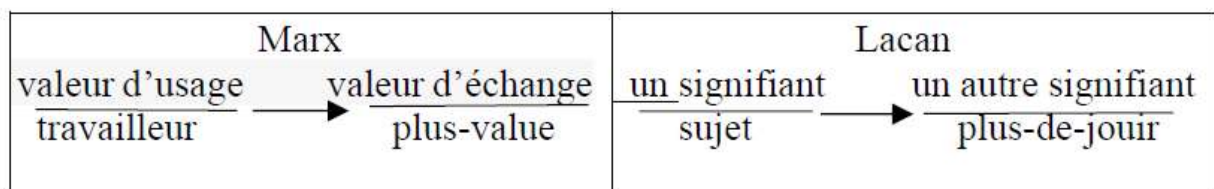


Figure 1. Homologie entre plus-value et plus-de-jouir

<sup>84</sup> François Regnault cité dans DENAN Françoise, *Souffrance au travail et discours capitaliste*, op. cit., 2022, p. 77.

Une telle analogie est à laisserait juxtaposés, parallèles, deux domaines différents pour s'en tenir à une ressemblance purement formelle : il y aurait d'une part la plus-value dans le champ de l'économie, et d'autre part l'objet plus-de-jouir en ce qui concerne la psychanalyse.

L'homologie suppose en revanche l'appartenance au même champ. La plus-value et le plus-de-jouir sont tous deux des produits du discours. Est ainsi posée la trame de ce qui deviendra l'année suivante la matrice du discours.

L'objet *plus-de-jouir* n'est pas une oasis de calme et de confort. Au contraire, elle est pleinement liée au concept de la pulsion de mort chez Freud. Le *plus-de-jouir* résulte de l'abandon de la jouissance. En effet, l'abandon ou la renonciation dont on parle est une autre manière d'exprimer la jouissance perdue à faire un *plus-de-jouir*. C'est aussi l'origine du « le malaise dans la civilisation ». Dès lors il s'avère que l'analyse de Marx par Lacan a conduit à une sorte de repenser le traumatisme qui caractérise notre malaise actuel.

Le plus-de-jouir, qui appartient au domaine de la jouissance, peut être intégré dans le discours de la même manière que la plus-value en économie. C'est là une avancée conceptuelle importante. Pour comprendre l'importance de cette innovation, il faut rappeler qu'auparavant, le signifiant et la jouissance étaient considérés comme mutuellement exclusifs. Avec le "plus-de-jouir", la jouissance n'est pas encore produite par le langage, comme le suggère le dernier enseignement de Lacan, mais elle est désormais intégrée dans celui-ci. Et une fois intégrée, elle peut être interprétée. C'est ce que la référence à la plus-value de Marx apporte au niveau conceptuel.

### ***1.3. La notion de discours***

Selon Lacan, la notion de discours implique une multiplicité de structures spécifiques irréductibles les unes aux autres et liées aux formes d'existence vivante, contrairement à l'étude du langage qui tend à supprimer la dimension éthique et politique. En adoptant cette notion, Lacan opte une orientation plus pragmatique de la subjectivité, permettant de saisir différents modes d'organisation subjective liés à des activités concrètes et historiquement traçables.<sup>85</sup> Cela signifie également une proximité avec l'anthropologie structurale, qui a

---

<sup>85</sup> DARRIBA Vinicius et D'ESCRAGNOLLE Mauricio, « The Presence of Capitalism in Lacan's Theory of Discourse », *Ágora*, n° 2, vol. 20, 2017, p. 560.

fortement marqué le début de son enseignement, car cela a permis de passer de l'idéalité structurale à la réalité des processus de communication et des systèmes locaux d'échange.<sup>86</sup>

Jacques Lacan a développé le concept de discours à partir de ses études de la psychanalyse freudienne, de la linguistique et de la philosophie, dans une théorie de la psychanalyse qui met en avant l'importance de la langue dans la formation de l'identité. L'idée selon laquelle « l'inconscient est structuré comme un langage »<sup>87</sup> est un concept clé de la théorie de Jacques Lacan. Il soutient que l'inconscient est composé de signifiants, c'est-à-dire des mots, des images, des symboles, etc., qui sont reliés les uns aux autres de manière à former des associations et des séries de pensées qui ne sont pas toujours conscientes. Selon Lacan, ces signifiants sont organisés en une sorte de « langage de l'inconscient »<sup>88</sup> qui est différent de la langue consciente utilisée dans la communication quotidienne. Il est donc nécessaire de déchiffrer ce langage pour comprendre les mécanismes de l'inconscient.

Selon Lacan, c'est le discours qui permet aux êtres humains de se relier socialement, en utilisant les ressources du langage pour créer des structures qui maintiennent ces liens. Le discours décrit les relations sociales et les structures de pouvoir dans lesquelles les individus sont enfermés. Il est construit à partir de la formulation de la définition du signifiant, en particulier « *le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant* »<sup>89</sup>. Le discours va au-delà de la parole et constitue une forme de lien social.

La définition du discours en tant que lien social est apparue chez Lacan en 1969, à la fin de son séminaire « *D'un Autre à l'autre* ». Il a proposé une écriture sous forme de mathèmes des quatre types de discours.

La façon dont un signifiant spécifique représente un sujet pour un autre signifiant détermine comment le lien social sera structuré. Le discours du maître est l'un des quatre types de discours différents, les trois autres étant le discours de l'université, le discours de l'hystérique et celui de l'analyste, et ce qui les distingue est articulé en termes de relations de répression et d'adresse, en d'autres termes, de relations de pouvoir changeantes<sup>90</sup>.

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 561.

<sup>87</sup> LACAN Jacques, *Le séminaire de Jacques Lacan. 16, op. cit.*, 2006, p. 109.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 126.

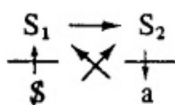
<sup>89</sup> LACAN Jacques, *Le séminaire de Jacques Lacan. 17: L'envers de la psychanalyse 1969 - 1970*, Éd. du Seuil, Paris, 1991, p. 21.

<sup>90</sup> OLIVIER Bert, « Lacan and the discourse of capitalism: Critical prospects », *Phronimon: Journal of the South African Society for Greek Philosophy and the Humanities*, vol. 10, 2009, p. 27.

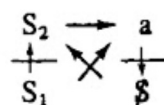
Schématiquement, Lacan représente cette situation comme suit :

- S1 —Signifiant maître ;
- S2 – Savoir ;
- \$ — Le sujet divisé ;
- a — objet a / plus-de-jouir

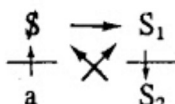
*Discours du Maître*



*Discours de l'Université*



*Discours de l'Hystérique*



*Discours de l'Analyste*

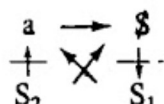


Figure 2. Les quatre discours

Ces mathèmes, également appelées quadripodes, forment les matrices dans lesquelles les sujets sont traités. Les petites lettres sont disposées dans des emplacements spécifiques, chacune ayant une fonction fixe :

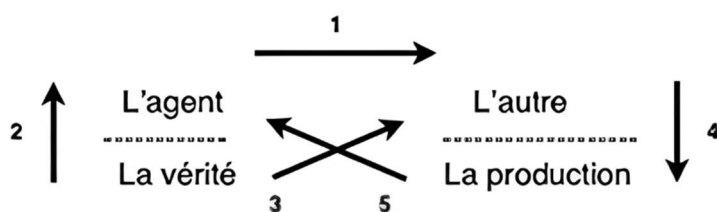


Figure 3. Les quatre places et leur circuit

Les discours permettent aux relations sociales de fonctionner en raison de l'ordre mis en place par les relations de représentation entre les signifiants, qui sont invariablement asymétriques. C'est parce que les signifiants sont liés de manière diacritique dans le système

linguistique, impliquant des relations de différence dans le champ social de l'intersubjectivité. Le lien social entre les sujets parlants est donc structuré de manière différentielle en raison de la représentation du sujet par un signifiant par rapport à un autre, ce qui rend les relations sociales ordonnées par les discours asymétriques en termes de pouvoir.

La théorie de Lacan figure une circularité incomplète qui se réfère à la manière dont la vérité sous-tend les interactions entre les individus, mais ne peut pas être directement liée à la production de discours. Selon Lacan, notre condition d'être parlé ne nous permet pas de faire correspondre notre propre identité avec ce que nous produisons. La demande formulée à l'autre est toujours structurée par un écart qui résulte de l'interprétation de l'autre, et cet écart est ce qui cause le désir. Ce différentiel est présent dans tous les discours et est repérable dans l'impossible relation entre la vérité et la production.

#### *1.4. Discours du Capitaliste*

Lacan appelle le lien social de la modernité guidée par la science le « discours de l'Université ». Ce discours dérive du « discours du Maître » par une rotation d'un quart de tour. Il est caractérisé par la domination du savoir (S2), perçu comme omniprésent et accessible à tous, facilement transformable en information. Dans une société où le savoir expert et les décisions basées sur des enquêtes prédominent, le signifiant-maître (S1) perd de son efficacité directe et se réfugie dans l'inconscient, où son pouvoir coercitif augmente à mesure qu'il devient invisible.

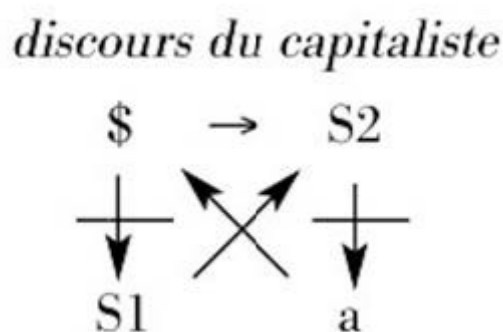


Figure 4. Le mathème du discours du capitalisme

Sous l'hégémonie de l'objectivité scientifique, un cinquième discours émerge dans l'histoire moderne, actualisant ce potentiel. Le discours capitaliste est dirigé par le sujet divisé de l'inconscient (\$), convaincu qu'il peut accéder à la vérité et qu'il sait ce qu'il veut, comme l'illustre le schéma de Lacan. Ce délire d'omnipotence narcissique du sujet capitaliste, qui tente d'échapper à la castration symbolique et à la jouissance associée, établit une ontologie sociale basée sur un recyclage incessant : transformer/déformer l'objet a (le résidu de l'opération signifiante et objet-cause du désir dans le discours du Maître) en une valeur comptable et universellement échangeable (discours de l'Université et du Capitaliste).<sup>91</sup>

Dans le discours de l'Université, la tentative de totaliser le champ du savoir produit des subjectivités anémiques (consommateurs de confort et de sécurité, incapables d'intercepter la vérité du discours). Avec le discours capitaliste, ce sujet anémié se transforme en une personnalité hyper-narcissique « sans inconscient ». Le discours capitaliste, issu de l'inversion du couple du discours du Maître (S1/\$), révolutionne la logique des quatre discours précédents, en transformant leur impuissance en moteur productif de la socialité. Alors que le discours du Maître produisait un reste entropique accessible via le désir et la fantaisie, le capitalisme propose de valoriser, produire et échanger ce résidu, le rendant universellement accessible.

Le discours capitaliste, décrit par Lacan, crée un mouvement circulaire et ininterrompu entre ses quatre termes, générant un symbole de l'infini ( $\infty$ ). Cette utopie tente de créer un mouvement horizontal d'accélération perpétuelle alimenté par la valorisation du plus-de-jour. Le capitalisme, inspiré par la neutralisation de l'autre dans le discours de l'Université, vise à répondre à la question vide de ce discours. Il nécessite une ingestion infinie de plus-value, recyclant et valorisant l'excès de l'intervention symbolique, que nous appelons savoir-faire. Existentiellement, l'objet-cause du désir (objet a) se transforme en objets-fétiches disponibles et investis de « superpouvoirs libidinaux »<sup>92</sup>, permettant au sujet de désavouer l'impuissance du lien social.

L'époque de la mondialisation capitaliste est celle de la perversion généralisée - non seulement une sexualité anormale, mais une réponse désespérée d'un sujet historique affaibli

---

<sup>91</sup> VIGHI Fabio, « Capitalist Bulimia: Lacan on Marx and crisis », *Crisis And Critique*, vol. 3, 2016, 16/11/2016, p. 424.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 425.

par le déclin du « *grand Autre capitaliste* »<sup>93</sup>. La perversion devient une ruse pour négocier l'anxiété générée par la métaphysique de l'objectivité scientifique, recréant le plus-de-jouir sous forme d'anxiété que le sujet tente de repousser en niant l'efficacité déclinante de la structure symbolique. Géopolitiquement, la perversion consiste à ignorer la relation entre la mondialisation capitaliste et l'augmentation des territoires peuplés par des millions de personnes exclues du capital.<sup>94</sup>

Lacan soutient que la caractéristique principale du pervers est de devenir un instrument de la jouissance de l'Autre afin d'établir ou de restaurer l'autorité de l'Autre.

Ce qui explique que la perversion est fréquente en temps de crise, comme dans le martyr du fondamentaliste religieux ou le comportement du sujet postmoderne qui se sacrifie pour le Dieu-capital.<sup>95</sup> Plus l'efficacité symbolique décline, plus le sujet réagit de manière « perverse », cherchant à sauver le « grand Autre capitaliste » en péril. Contrairement au névrosé qui limite sa jouissance ou au psychotique qui évacue l'interférence de l'Autre, le pervers surexploite son propre corps pour compenser l'indétermination croissante de l'Autre.

## 2. Travail et Souffrance Capitaliste

*« Travailler, c'est combler l'écart entre le prescrit et l'effectif. Or, ce qu'il faut mettre en œuvre pour combler cet écart ne peut pas être prévu à l'avance. Le chemin à parcourir entre le prescrit et le réel doit être à chaque fois inventé ou découvert par le sujet qui travaille. »*<sup>96</sup>

Les situations de travail courantes sont souvent marquées par des événements imprévus, tels que des pannes, des incidents, des anomalies de fonctionnement, des incohérences organisationnelles, ainsi que des imprévus liés aux matériaux, outils, machines, collègues, supérieurs, subordonnés, équipe, hiérarchie ou même clients. Il est important de le reconnaître : il n'y a pas de travail parfaitement défini. Un écart apparaît donc toujours entre ce qui est prescrit et la réalité concrète du travail.

---

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> DEJOURS Christophe, « Critique et fondements de l'évaluation », *L'évaluation du travail à l'épreuve du réel*, Éditions Quæ, Versailles, coll. « Sciences en questions », 2003.

Dans le discours que Lacan appelle le "discours du maître", c'est ce discours qui définit le cadre du travail. Le signifiant maître, positionné au centre de ce discours, agit comme le principe directeur, les mots-clés d'une entreprise ou d'une institution. C'est lui qui initie le travail. Cependant, le travail est en relation avec le réel, et il existe toujours un écart entre ce qui est prescrit (représenté par le signifiant maître, S1) et la réalité concrète de la situation. C'est pourquoi Dejours considère que le travail consiste en ce que le sujet doit apporter de lui-même pour surmonter les dysfonctionnements et faire preuve d'intelligence. Ce passage entre ce qui est prescrit et la réalité entraîne inévitablement une perte ou une déperdition, un phénomène que le discours du maître génère. Ce discours, tel que décrit ici, correspond au discours du maître classique.

Les souffrances au travail à grande échelle sont liées à la désintégration du discours du maître traditionnel, qui a été brisé et fragmenté. Avec l'émergence du discours capitaliste, ce maître classique se voit confronté à un discours paradoxal : celui du capitaliste. En effet, ce discours, loin de chercher à maintenir une structure stable, aboutit à la déconstruction même de cette structure.

Le désir du maître traditionnel était de garantir le bon fonctionnement des choses, d'assurer que tout se passe sans heurts. En revanche, le désir du capitaliste est différent : il cherche à extraire de la plus-value afin de faire fructifier son capital. Ce désir se traduit par des pratiques telles que les restructurations et la réduction des coûts de travail, qui sont en parfaite harmonie avec le chaos et la précarité. Aujourd'hui, les conditions nécessaires pour extraire la plus-value conduisent à la destruction du discours du maître traditionnel. Jusqu'en août 1971, il existait encore une certaine marge de coexistence entre les deux types de discours, malgré leur nature différente. À cette époque, l'argent, notamment le dollar, avait encore un lien avec l'économie réelle et les marchandises, grâce à la parité dollar-or. Cependant, après que Nixon ait rompu ce lien en août 1971, le discours du maître traditionnel est devenu un obstacle concret à la rentabilisation du capital.<sup>97</sup>

### **3. Discours managérial**

---

<sup>97</sup> DOGUET-DZIOMBA Marie-Hélène, « Souffrances au travail : s'orienter avec la psychanalyse », *Souffrance au travail chez les soignants* ([www.psychanalyse-normandie.fr](http://www.psychanalyse-normandie.fr)), 2016.

*« L'un des aspects majeurs des études plus critiques et philosophiquement fondées sur les organisations au cours des 20 dernières années a été un intérêt central pour le langage et le discours. »<sup>98</sup>*

Lacan a défini le discours du capitaliste en le distinguant du discours du maître « classique » par plusieurs modifications décisives. Dans le discours du maître classique, il y a une perte entropique, une sorte de dissipation d'énergie ou de valeur. Cependant, dans le discours du capitaliste, cette perte n'est pas vraiment perdue. Elle se transforme en plus-value, qui peut être mesurée et ajoutée au capital.

Un autre changement majeur concerne la position du signifiant maître. Dans le discours capitaliste, le signifiant maître, autrefois au sommet, passe maintenant sous la barre, en bas à gauche. Cela signifie qu'il est toujours présent, mais de manière différente : il est moins visible, plus diffus, délocalisé et fragmenté. En fait, il n'y a plus personne pour représenter ou incarner ce signifiant maître. C'est même l'inverse, ce signifiant devient impersonnel et difficile à localiser.

Un effet notable de cette régression du signifiant maître est sa réduction à des éléments pulvérulents et imaginaires. Il se réduit à des slogans publicitaires utilisés de façon quasi-religieuse dans une novlangue managériale.<sup>99</sup>

Notre époque, marquée par l'imaginaire capitaliste, où l'entreprise mécanisée est dominée par la logique du coût-profit, nous pousse à traiter les mots comme des outils. Cela nous donne l'illusion que nous pouvons contrôler les échanges avec nous-mêmes et les autres, devenant maîtres de la communication pour atteindre une efficacité optimale. Ainsi, le terme « outil » prolifère dans tous les domaines. Chaque domaine se dote d'une « boîte à outils » destinée à exploiter ses ressources, y compris l'individu lui-même, chargé d'exploiter ses propres ressources, les ressources du « capital humain ».<sup>100</sup>

Dans ce contexte, la langue devient une affaire de « compétences langagières » à investir en termes de rentabilité, c'est-à-dire en fonction de leur capacité à pénétrer et articuler un secteur d'activités, permettant au locuteur de se distinguer grâce à sa performance

---

<sup>98</sup> DEETZ Stanley, « Reclaiming the Legacy of the Linguistic Turn », *Organization*, n° 3, vol. 10, 2003, p. 421.

<sup>99</sup> DOGUET-DZIOMBA Marie-Hélène, « Souffrances au travail : s'orienter avec la psychanalyse », *op. cit.*, 2016.

<sup>100</sup> PHILIPPART JEAN-SÉBASTIEN, « “Pistes Pédagogiques: Traiter de la crise pour comprendre le monde” dans Ecole et coronavirus : un bilan provisoire », *L'école démocratique*, n° 82, 2020, 06/2020, p. 15.

linguistique. Les performances linguistiques régulent la langue : certains mots, certaines tournures ou langues seront valorisés selon une connotation d'efficiency envahissant tous les domaines.

Quand la langue atteint un tel degré d'asservissement à un imaginaire donné, et s'épuise à devenir un instrument de domination, on peut parler de novlangue, en l'occurrence, de novlangue managériale. Par cette alchimie de la novlangue, des termes comme « capitalisme », connotant trop la « lutte des classes », se transforment en « développement » ou « croissance ».<sup>101</sup>

### ***3.1. Novlangue Managériale***

Les systèmes organisationnels instaurent généralement des relations spécifiques entre les acteurs et cherchent à aligner leur comportement sur les attentes managériales. Dans ce contexte, le lien social est souvent subordonné aux objectifs de performance organisationnelle, et les productions discursives jouent un rôle crucial dans la formation de ce lien social.<sup>102</sup>

On peut dire que le discours managérial se situe à l'intersection de deux discours spécifiques, issus des mathèmes : celui du capitaliste et celui de l'université. En conséquence, ce discours façonne un type particulier de lien social au sein des organisations, dans le cadre plus large de la domination du discours capitaliste.<sup>103</sup>

Le discours managérial moderne, apparu au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, s'apparente de plus en plus à ce que l'on peut appeler la « novlangue managériale ». Inspirée du concept de « novlangue » de George Orwell dans son roman *1984*, cette forme de communication vise à limiter l'expression de la pensée pour asservir les collaborateurs à un système néolibéral. En restreignant le vocabulaire et simplifiant la grammaire, elle cherche à obtenir le consentement des employés sans commandement explicite, dans le but de maximiser les profits.

Ce discours remplit une double fonction : symbolique et pragmatique. Il crée un cadre de reconnaissance symbolique où les individus se sentent valorisés et intégrés, tout en assurant

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>102</sup> AMINTAS Alain, DE SWARTE Thibault et VIGNON Christophe, « Jacques Lacan et le discours managérial », Redéfinir la stratégie au-delà de la coopération et de la concurrence, Montpellier, France, 2018, p. 2.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 4.

une communication efficace pour accomplir le travail concret auquel les futurs managers y sont acculturés dès leur formation.

Comme les discours de propagande politique ou sectaire, la novlangue managériale mobilise un vocabulaire et une grammaire spécifiques pour obtenir l'adhésion des individus. L'usage des prénoms et du tutoiement renforce une fausse proximité, tandis que des termes flous comme « confiance » et « transparence » dissimulent la réalité des pratiques de pouvoir. Le remplacement des termes « travailleur » et « salarié » par « collaborateur » efface les distinctions hiérarchiques, suggérant une égalité fictive entre les acteurs de l'entreprise. Cette horizontalisation des organigrammes place le client au sommet et les directions côte à côte avec les employés, poussant à l'indifférenciation.

La novlangue managériale se caractérise aussi par l'usage généralisé de néologismes, d'anglicismes et d'acronymes. Des expressions comme « fluidité », « gouvernance », et « pilotage stratégique » créent un lexique d'initiés, renforçant une illusion de modernité et d'expertise. Cette simplification syntaxique aboutit à des phrases « paradoxantes » comme « *Vous êtes libres de travailler 24 heures sur 24* » brouillant le message et empêchant toute opposition. Le discours managérial adopte un style volontariste, utilisant des verbes et adjectifs d'action et d'obligation au présent, créant ainsi un langage d'action qui engage le sujet de manière directe. Ce style limite la réflexion individuelle en prônant un modèle idéalisé fondé sur des valeurs telles que la confiance, l'efficacité et la transparence.

Les métaphores utilisées, telles que « famille » ou « équipe », construisent une vision intégratrice des employés, rarement contestée. Même dans une visée contestataire, la reprise du discours managérial contribue à sa diffusion et à son intériorisation. Par exemple, l'usage du terme « collaborateur » peut insidieusement exclure l'altérité et les limites symboliques, rappelant dangereusement le terme « collabo ».

À l'ère contemporaine, le discours managérial s'appuie sur celui du développement personnel, incitant les individus à rechercher en eux-mêmes les causes des écarts entre la réalité et l'idéal managérial. Les schématisations simplistes des « missions » ou « visions » des organisations valorisent le sujet tout en le fragilisant. L'individu devient responsable du succès ou de l'échec de l'organisation, souvent au détriment de sa stabilité personnelle.

L'utilisation quasi systématique de logiciels de présentation comme PowerPoint impose un rythme soutenu, des idées résumées et des phrases impersonnelles, aboutissant à un discours de l'action sans espace pour la pensée et l'échange. Ce langage, par ses différents processus, obstrue le vide pour éviter le réel, rejetant l'ambivalence et l'équivocité. Il tend à annuler l'altérité et la limite, écartant ainsi toute contradiction et mouvement d'opposition pour instaurer une pensée unique.

### **3.2. Le nombre-maître**

*« La notion de  $N + 1$  illustre bien l'effacement de l'individu, remplacé par un numéro dans une gestion hiérarchique des "ressources humaines" »<sup>104</sup>*

La notion de «  $N + 1$  » met en lumière le phénomène d'effacement de l'individu au sein d'une hiérarchie organisationnelle, où les personnes sont réduites à des numéros dans une gestion des "ressources humaines" hautement formalisée. Cette dynamique traduit une transformation de l'individu en une simple unité dans un système de gestion qui privilégie les relations hiérarchiques au détriment de la singularité des personnes.

Dans cette perspective, le rôle des managers est orienté non pas vers la gestion des individus en tant qu'entités uniques avec des besoins et des aspirations spécifiques, mais vers la satisfaction des exigences de leurs propres supérieurs hiérarchiques ( $N + 1$ ). Cette focalisation sur la relation avec le niveau supérieur contribue à une dépersonnalisation des interactions au sein de l'organisation. Les managers, préoccupés par la gestion de leur propre image et la conformité aux attentes de leurs supérieurs, se trouvent souvent amenés à traiter leurs subordonnés comme de simples éléments interchangeables dans un système rigide.

Cette réduction des individus à des numéros dans un cadre hiérarchique est exacerbée par l'usage d'un langage managérial standardisé, qui contribue à l'uniformisation des pratiques et à l'effacement des particularités individuelles. La gestion des ressources humaines devient

---

<sup>104</sup> VANDEVELDE-ROUGALE AGNÈS, « LA NOVLANGUE MANAGÉRIALE, UN FORMATAGE DE LA PENSÉE », *Philosophie magazine hors serie*, n° 48, 2021, 2021, p. 68.

ainsi une opération de catégorisation et de gestion des performances qui laisse peu de place à la reconnaissance de la subjectivité et des expériences personnelles des employés.

L'effet de cette dynamique est double : d'une part, elle contribue à la réduction des individus à des fonctions et des rôles prédéfinis, en négligeant leur dimension personnelle ; d'autre part, elle engendre un environnement où les relations hiérarchiques sont primordiales, souvent au détriment de la qualité des interactions humaines.<sup>105</sup> Les managers qui se concentrent exclusivement sur la satisfaction des attentes de leurs supérieurs hiérarchiques peuvent négliger les aspects essentiels du management, tels que l'écoute active et le soutien aux subordonnés.

### ***3.3. Evaluation***

Une transformation fondamentale dans le discours capitaliste concerne le statut du savoir (S2), qui est aujourd'hui dominé par une implacable tyrannie des chiffres. Ce phénomène marque un tournant décisif avec l'émergence de l'évaluation chiffrée omniprésente et le développement d'une bureaucratie axée sur les chiffres. Le savoir, autrefois appréhendé dans toute sa richesse et sa diversité, est désormais réduit à des données mesurables et abstraites, déconnectées de la réalité concrète du travail.

L'évaluation des « objectifs chiffrés » est un exemple emblématique de cette transformation. Traditionnellement, les évaluations pouvaient inclure des aspects qualitatifs qui prenaient en compte la complexité du travail et le savoir-faire des individus. Cependant, avec l'orientation vers des critères quantitatifs, le travail est réduit à une série de chiffres. Ces chiffres prétendent refléter la performance et les compétences des travailleurs, mais ils simplifient et déforment la réalité. Le chiffre de la « performance » et des « compétences » cognitivistes traduit ce changement profond dans la façon dont le savoir est valorisé et évalué dans le discours capitaliste.

Dans ses écrits, Marx soutient que le travail n'est pas mesurable en raison de sa nature subjective, fondamentalement incommensurable avec toute autre chose. Cette idée souligne que le travail est une expérience personnelle et unique qui échappe à une quantification

---

<sup>105</sup> PETERS Sophie, « « n-1 », « n+1 », ne plus choisir », *Le Monde*, 14/04/2014.

simpliste.<sup>106</sup> Le non-rapport entre le chiffre et le réel du travail est une caractéristique clé du discours capitaliste. Contrairement au discours du maître classique, où il existe un rapport d'impossibilité entre les commandements et leur exécution en raison des limites inhérentes au travail, le discours capitaliste impose une déconnexion totale entre les chiffres et la réalité du travail. Les chiffres, en tant que mesures abstraites et souvent décontextualisées, deviennent des instruments de contrôle qui ignorent les conditions spécifiques et les efforts réels des travailleurs. Cette séparation crée une gestion fondée sur des abstractions, qui ne reconnaît ni les dynamiques complexes du travail ni les défis rencontrés par les individus dans leurs activités professionnelles.

Cette déconnexion a des répercussions significatives sur la nature du travail et les relations sociales au sein des organisations. En réduisant le travail à une série de quantifications, le discours capitaliste prive le travail de son sens profond et de ses aspects subjectifs. Les dimensions créatives et individuelles du travail sont négligées, et le lien social entre les membres d'une équipe est affaibli. L'accent mis sur des objectifs individuels et des performances quantifiées favorise la compétition entre les travailleurs, créant un environnement où la collaboration et la solidarité sont remplacées par un individualisme croissant et une rivalité accrue.

La question de la plus-value est étroitement liée à cette dynamique. Le capitalisme cherche à maximiser la plus-value en réduisant les coûts de travail, ce qui entraîne une dégradation du travail en tant que processus créatif et social. En visant à extraire le maximum de valeur du travail tout en minimisant les compensations et les coûts, le capitalisme contribue à une perte entropique. Cette perte entropique est une conséquence directe de l'obsession pour la quantification et la maximisation de la plus-value, où le travail est réduit à un ensemble de chiffres et d'indicateurs abstraits, et où le lien social est compromis.

Ce phénomène reflète une rupture fondamentale avec la dimension humaine du travail. La déshumanisation des travailleurs et la déstabilisation des relations sociales et organisationnelles sont des conséquences notables de cette transformation. Le travail, déconnecté de sa signification intrinsèque et de ses aspects créatifs, devient une simple variable dans un système de gestion bureaucratique axé sur les chiffres, réduisant ainsi la qualité de l'expérience de travail et des relations au sein des équipes.

---

<sup>106</sup> MARX Karl cité par DEJOURS Christophe, « Critique et fondements de l'évaluation », *op. cit.*, 2003, p. 10.

Ainsi, la domination des chiffres et la bureaucratie du chiffre illustrent une profonde transformation dans le discours capitaliste, modifiant radicalement la manière dont le travail est évalué, compris et vécu, tout en ayant des impacts significatifs sur la nature du travail et les relations sociales.

## **4. Retour de la pulsion de mort**

### ***4.1. La relation travail-vie***

La relation entre le travail et la vie est essentielle pour analyser la subjectivité et l'identité organisationnelle. Traditionnellement, la séparation stricte entre vie professionnelle et personnelle était perçue comme un pilier de la société moderne, où l'équilibre entre ces sphères était crucial pour la régulation des employés. Cette dichotomie a longtemps été liée à la notion de l'homme modulaire, qui envisageait les individus comme des entités composées de divers rôles socio-économiques.

Aujourd'hui, cette vision est de plus en plus remise en question. L'opinion publique évolue vers une perspective plus interdépendante, où le travail et la vie personnelle sont considérés comme des sphères synergiques formant un « sujet social ». Cette évolution culturelle met l'accent sur des valeurs de satisfaction personnelle plutôt que professionnelle, avec une attente croissante que les emplois contribuent au bien-être personnel et à l'épanouissement individuel.

Les entreprises modernes visent à offrir non seulement des bénéfices économiques, mais aussi une « meilleure santé physique et mentale » ainsi qu'une « croissance spirituelle avancée ». Cette aspiration reflète un changement de valeurs où le développement personnel des employés est de plus en plus intégré dans les objectifs organisationnels. Les politiques d'équilibre travail-vie, qui allaient au-delà des simples prescriptions politiques favorables à la famille, sont désormais des principes organisationnels prévalents.

Cependant, ces discours sur l'équilibre travail-vie ne sont pas exemptés de critiques. Certains chercheurs, comme Fleetwood, soulignent que ces discours, bien que visant à améliorer la qualité de vie des employés, peuvent également servir des intérêts néo-libéraux.<sup>107</sup> Ils offrent

---

<sup>107</sup> FLEETWOOD Steve, « Why work–life balance now? », *The International Journal of Human Resource Management*, n° 3, vol. 18, 2007, p. 387-400.

des solutions superficielles telles que la flexibilité du travail sans aborder les problèmes systémiques plus larges du capitalisme, ni remettre en question les présupposés sur la nature genrée du travail.

Ainsi, bien que l'équilibre travail-vie soit devenu une exigence répandue, il est crucial de comprendre comment ces discours façonnent l'identité des employés tout en renforçant des hypothèses capitalistes établies. En effet, cette quête d'équilibre peut parfois mener à une addiction au travail, en organisant l'identité autour de la négociation entre obligations professionnelles et personnelles. L'enjeu est de saisir comment ces aspirations à un équilibre deviennent une nouvelle forme d'identification organisationnelle et capitaliste.

Dans son article intitulé « *Work as the Contemporary Limit of Life: Capitalism, the Death Drive, and the Lethal Fantasy of 'Work-Life Balance'* », Peter Bloom explore la question de l'« équilibre travail-vie » à travers une perspective psychanalytique, en particulier en s'appuyant sur les théories de Jacques Lacan. Il examine comment cet équilibre est devenu un discours affectif structurant le moi contemporain.<sup>108</sup>

#### **4.2. Pulsion de mort de Freud à Lacan**

Dans ce contexte, l'essentiel est l'impossibilité d'atteindre un tel équilibre, ce qui souligne la primauté du concept de « pulsion de mort » pour expliquer cet état persistant de « déséquilibre ». Par l'analyse de la réinterprétation par Lacan de la théorie originale de Freud sur la pulsion de mort, on découvre l'importance de cette pulsion et de la jouissance qu'en tirent les individus pour maintenir temporairement leur identité en tant que sujet « déséquilibré ».

Freud voyait initialement les individus comme organisés inconsciemment autour du plaisir trouvé dans l'« équilibre » des forces psychiques. Cependant, cette vision était continuellement contredite par la présence récurrente d'un déséquilibre désagréable, qu'il attribuait à une forme fondamentale de « masochisme » chez les êtres humains. Pour expliquer ce phénomène, Freud introduisit le concept de pulsion de mort.

Freud a alors réorienté sa théorie en mettant l'accent sur ce qu'il voyait comme une pulsion auto-destructrice fondamentale chez les individus, alimentée par l'agression et conduisant à

---

<sup>108</sup> BLOOM Peter, « Work as the contemporary limit of life: Capitalism, the death drive, and the lethal fantasy of 'work-life balance' », *Organization*, n° 4, vol. 23, 2016.

un déséquilibre. Il affirmait que les pulsions de « vie » ou « Eros » et la pulsion de mort étaient des éléments essentiels et indissociables dans la construction du soi.

*« Si l'on considère l'ensemble du tableau, qui comporte les manifestations du masochisme immanent de tant de gens, celles de la réaction thérapeutique négative, celle du sentiment de culpabilité du névrosé, on cesse de croire que les phénomènes psychiques sont exclusivement dominés par la recherche du plaisir. Ils constituent un témoignage irréfutable de la présence, dans la vie psychique, d'une force que nous appelons, d'après les buts qu'elle poursuit, instinct d'agression ou de destruction et qui, à ce que nous croyons, découle de l'instinct de mort inhérent à la matière vivante. Nous ne cherchons nullement à opposer à une théorie optimiste de la vie une autre théorie, pessimiste celle-là ; les actions communes et antagonistes des deux instincts primitifs, l'Éros et l'instinct de mort, peuvent seules expliquer la diversité des phénomènes de la vie, jamais une seule de ces actions seulement. »<sup>109</sup>*

Bien que la théorie de la pulsion de mort de Freud ait suscité beaucoup de scepticisme, Lacan l'a vue comme un principe central de sa théorie psychanalytique. Lacan associe la pulsion de mort à la mort symbolique du sujet. Similaire à Freud, il met l'accent sur la pulsion de mort en relation avec le désir nécessaire mais impossible d'équilibre en tant que sujet. Mais contrairement à Freud, il situe ce processus dans le désir simultané de devenir un *sujet entier* dans l'ordre symbolique du langage et l'impossibilité fondamentale de le réaliser, « *l'instinct de mort n'est que le masque de l'ordre symbolique.* »<sup>110</sup>

Lacan lie ainsi la pulsion de mort à un type d'adhésion à une fixité pour éviter le vide au centre de la relation au langage, à l'être ou au corps.<sup>111</sup> Ici, c'est la perte elle-même qui est positive, car elle permet aux individus d'investir continuellement dans un soi socialement fourni, même si ce soi est nécessairement toujours incomplet.

Dès lors, il est possible de dire qu'une perspective lacanienne voit les pulsions de vie et de mort dans une relation dialectique et paradoxale. C'est dialectique dans la mesure où le sujet et l'identification émergent dans la synthèse continue des pulsions de vie et de mort.

---

<sup>109</sup> FREUD Sigmund, « Analyse terminée et Analyse interminable », *Revue française de psychanalyse*, n° 1, vol. 11, 1939, p. 29.

<sup>110</sup> LACAN Jacques, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Éd. du Seuil, Paris, coll. « Le séminaire de Jacques Lacan », 2005, p. 447.

<sup>111</sup> LACAN Jacques, *Le séminaire de Jacques Lacan. 10: L'angoisse, 1962 - 1963*, Éd. du Seuil, Paris, 2004.

Cependant, c'est aussi paradoxal dans la mesure où, juste comme la pulsion de vie mène toujours à la mort ; c'est à travers la pulsion de mort que les individus investissent continuellement dans la vie.<sup>112</sup>

Un progrès clé de Lacan par rapport à Freud est que les individus tirent une jouissance intense attachée à leur déséquilibre. Cette jouissance contraste avec le plaisir, en ce sens qu'elle n'est pas une rencontre directe avec l'« équilibre », mais plutôt le plaisir affectif qu'ils tirent de l'impossibilité d'obtenir cette unité de manière permanente plutôt que temporairement. De manière significative, cette jouissance « mortel » est manifestée en connexion avec une fantaisie culturelle prédominante.<sup>113</sup>

Par conséquent, toute jouissance est poussée par la pulsion de mort en ce sens qu'elle attache un investissement libidinal à un objet phantasmatique, « Objet petit a », qui est toujours hors de portée. Il est important de noter que la fantaisie ne fournit pas aux individus une unité réelle mais sa promesse éternelle, sécurisant leur identification dans les tentatives toujours décevantes d'atteindre cette totalité.<sup>114</sup>

L'importance théorique de la pulsion de mort pour l'identité éclaire les constructions actuelles de soi mettant en avant la quête d'une vie épanouissante en dehors du travail. Il en ressort un récit où les sujets sécurisent leur identité ironiquement uniquement en percevant leur vie comme étant continuellement *déséquilibrée* et donc nécessitant d'être *équilibrée*. Ici, le travail est enraciné comme une partie fondamentale de l'identité plus large de l'individu.<sup>115</sup>

#### ***4.3. le fantasme d'équilibre travail-vie.***

La relation entre « travail » et « vie » a évolué, passant d'une séparation traditionnelle, où l'homme travaillait tandis que la femme s'occupait du reste, à une dynamique influencée par l'augmentation de la participation des femmes sur le marché du travail. Cette évolution a conduit à des politiques favorables à la famille et à une culture organisationnelle plus attentive à l'équilibre travail-vie.

Dans ce contexte, le lieu de travail n'est plus le principal moyen pour les individus de construire leur identité ou d'atteindre l'épanouissement. Les individus équilibrent désormais

---

<sup>112</sup> BLOOM Peter, « Work as the contemporary limit of life », *op. cit.*, 2016, p. 593.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 593-594.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 594.

<sup>115</sup> *Ibid.*

les insuffisances de leur vie professionnelle et personnelle en investissant différemment dans chaque sphère. Cette recherche d'« équilibre » traduit une nouvelle aspiration à harmoniser vie personnelle et professionnelle, avec l'idée que l'on peut mener une vie épanouie sans être limité par les contraintes du travail. Le discours contemporain encourage les individus à « cesser de vivre leur travail et commencer à vivre leur vie », mettant l'accent non seulement sur la satisfaction professionnelle, mais sur l'enrichissement du sens de la vie. Le nouvel idéal de travail cherche à concilier les exigences du travail avec les désirs personnels, remplaçant le sacrifice pour l'entreprise par un équilibre réfléchi entre vie professionnelle et personnelle.

Les fantasmes d'équilibre continuent d'organiser de manière ironique la construction de soi et l'identité autour du travail capitaliste et des organisations. Émerge un discours affectif où le travail capitaliste et les entreprises reprennent le devant de la scène. Bien que les entreprises aient pris conscience des besoins non économiques de leur personnel, impliquant la famille et le mode de vie, elles ont également utilisé ces politiques de manière stratégique pour renforcer la loyauté des employés et leur productivité. Par exemple, des politiques de « vie » telles que l'embauche d'un chef sur place ou la fourniture de garde d'enfants 24 heures sur 24 peuvent créer un déséquilibre travail-vie en envoyant le message « restez plus longtemps au travail » et ne pas aider à créer un équilibre entre le travail et le temps libre avec la famille, les amis, les loisirs et d'autres pursuits personnels.<sup>116</sup>

Les valeurs d'équilibre sont censées accroître l'autonomie des travailleurs dans la gestion de leurs responsabilités professionnelles et familiales. Cependant, les frontières entre le travail et la vie évoluent constamment et peuvent augmenter les stress et les anxiétés des individus plutôt que les diminuer. L'impact psychologique de jongler entre les rôles professionnels et familiaux et de concilier une gamme de devoirs est souvent très stressant et parfois écrasant. Ainsi, la tentative d'atteindre l'équilibre est à la fois une cause d'insécurité et une tentative d'obtenir un certain sens de l'ordre entre notre vie professionnelle et notre vie personnelle.<sup>117</sup> La jouissance tirée du déséquilibre est canalisée dans des efforts constants pour « équilibrer » les obligations et désirs professionnels et personnels.

La jouissance mortelle trouvée dans le déséquilibre peut également conduire les individus à réinvestir le travail comme priorité principale de leur vie. Le fantasme d'équilibre repose sur

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 598.

<sup>117</sup> Cohen Laurie cité dans *Ibid.*

une notion romantique de la vie en dehors du travail. Cependant, cette jouissance est mise en péril lorsque les individus rencontrent directement des expériences non professionnelles et les trouvent désagréables. Le stress et la pression liés à l'éducation des enfants, à la gestion des budgets ou même à la planification et au départ en vacances mettent en question le plaisir de l'existence en dehors du travail et, par conséquent, la jouissance obtenue en tant que sujet déséquilibré. Autrement dit, si la vie n'est pas agréable, quel est l'intérêt de tenter de concilier travail et vie ?<sup>118</sup> Cela représente ce que Lacan appelle la « zone de la mort ».<sup>119</sup>

Dans le contexte du fantasme de « l'équilibre travail-vie », les individus risquent d'entrer dans cette « zone de la mort », la partie du « réel » qui ne peut pas être recouverte, lorsque l'expérience directe de la « vie » n'est pas agréable, les privant ainsi de la jouissance obtenue de la perspective illusoire de trouver un « équilibre » en tant que sujet « équilibré ». Ici, le travail, ou plus précisément, le surinvestissement dans le travail, permet aux individus de retrouver la jouissance associée à la pulsion de mort liée à la quête impossible de « l'équilibre ». Plutôt que de confronter le réel, le vide au centre de leur existence, ils peuvent revenir à la protection du fantasme. Ce n'est pas que la « vie » soit désagréable, mais simplement inaccessible pour eux en tant que travailleurs acharnés.

Ainsi, le travail se positionne comme une limite contemporaine de la vie, car la jouissance de la vie dépend de son inscription répétée dans un fantasme capitaliste d'« équilibre ». Les entreprises offrent aux individus l'opportunité de rejouer sans cesse ce fantasme basé sur le travail.

Généralement, un engagement plus important envers l'entreprise, comme travailler plus longtemps, contribuait au « cercle de visibilité-vulnérabilité ».<sup>120</sup> Cependant, la « visibilité » se concentre désormais souvent sur le fait de « équilibrer » publiquement travail et vie, et d'organiser de plus en plus la vie pour refléter ces valeurs professionnelles. Cela pourrait inclure, par exemple, être publiquement « en bonne santé », souvent grâce au programme de gym d'une entreprise, ou profiter de l'occasion pour « traîner » au travail sur des campus d'entreprise. Ici, la régulation de l'identité et le contrôle managérial se concentrent sur l'investissement affectif que les individus placent dans les entreprises pour sécuriser continuellement leur identité en tant que sujet « déséquilibré ».

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 599.

<sup>119</sup> LACAN Jacques, *Séminaire XI. Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, Paris, coll. « CF - Champ Freudien », 1973, p. 181.

<sup>120</sup> BLOOM Peter, « Work as the contemporary limit of life », *op. cit.*, 2016, p. 600.

À cet égard, à travers le fantasme d'équilibre travail-vie, les individus *ne travaillent plus simplement pour vivre* ou *vivent pour travailler*, mais souvent *vivent pour travailler*.<sup>121</sup>

---

<sup>121</sup> *Ibid.*

## Conclusion

Dans un article de Jan Horst Keppler,<sup>122</sup> professeur d'économie à l'Université Paris Dauphine, il annonce que la psychanalyse et l'économie sont les filles de la même dialectique de raison, qui exerce des articulations entre une rationalité opérationnelle et une dynamique pulsionnelle qui en détermine les structures et la finalité, mais qui est une dialectique absente de toute réflexion consciente. Dès lors, l'inconscience activée par la relation transférentielle avec un analyste qui se substitue à un autre du langage sera étroitement liée à l'émergence de l'économie de marché. Il est donc impossible de penser les fondements psychiques d'une économie de marché sans la postulation de l'existence d'un inconscient, et qu'il est impossible de raisonner sur un inconscient structuré sans postuler des comportements qui soient directement compatibles avec des échanges marchands ou directement traductibles dans le langage de la théorie économique.

Le discours capitaliste, en tant que nouvelle façon de nouer le lien social, prétend avoir réinventé un objet que le sujet perd à travers le langage. Dans ce cadre, le discours capitaliste assimile cet objet à des biens de consommation, les présentant comme la garantie ultime de jouissance. Autrement dit, il n'est plus nécessaire de se tourner vers autrui pour satisfaire ses désirs ; il suffit de s'adresser aux marchandises. Cependant, cette relation entre le sujet et l'objet du plus-de-jouir génère un manque constant de jouissance, car tout profit réalisé est continuellement réinvesti dans un circuit sans fin de consommation.

Chaque membre de la société capitaliste contemporaine est engagé dans une quête incessante d'objets à consommer, reflet d'une « soif du manque à jouir »<sup>123</sup> qui caractérise notre époque. Le travail lui-même est devenu un bien consommable, ayant transcendé la dimension éthique instaurée par la modernité pour entrer dans une nouvelle "esthétique". Sa valeur n'est plus déterminée par sa contribution à la société ou à un projet collectif, mais par sa capacité à satisfaire les besoins personnels de l'individu. Cette transformation s'accompagne d'une légitimation de la conception individualiste où les désirs, les nécessités et l'acte de consommer se réalisent dans l'isolement du sujet, comme autant d'expériences personnelles. La société capitaliste, en offrant une liberté subjective apparente sans Dieu ni maître, dissimule en réalité la domination omniprésente du capital sur le marché. Ainsi, le bonheur devient un projet individuel structuré par les principes de l'hédonisme, où l'individu

---

<sup>122</sup> KEPPLER Jan Horst, *Économie de marché et inconscient: La pulsion à l'origine de la valeur économique*, CLASSIQ GARNIER, Paris, 2024.

<sup>123</sup> DEMOULIN Christian, « Sortir du discours capitaliste ? », *Champ lacanien*, n° 1, vol. 2, 2005, p. 107-121, [<https://doi.org/10.3917/chla.002.0107>].

capitaliste évalue son bonheur en termes de beauté, de santé, de succès et de liberté apparente, en ayant l'illusion de pouvoir choisir parmi une multitude d'options offertes par le marché.

Le modèle de la société de consommation pousse l'individu à affronter une multiplicité de choix, structurant la société autour du désir comme moteur principal. Cette organisation fait du sujet un objet d'un pari déterminé, entraîné dans un processus de non-retour où il est absorbé par la consommation incessante et limité dans sa capacité à exister hors du cadre consumériste. En conséquence, le discours des consommateurs libres se transforme en celui des prolétaires, réduits à des corps voués à la consommation, floutant ainsi la distinction entre le consommateur et l'objet consommé. L'individu se trouve ainsi contraint de se conformer à des injonctions omniprésentes du capitalisme économique contemporain, le transformant en consommateur aliéné. Cette double aliénation est manifeste à plusieurs niveaux : d'abord par l'obligation de vendre son intellect et sa force de travail pour obtenir les produits nécessaires à sa survie, et ensuite par la fascination croissante pour les objets acquis. Plus les conditions de vie des individus s'améliorent, plus cette aliénation s'approfondit.

Le capitalisme mondial est perçu comme un cycle perpétuel d'expansion, menaçant d'engloutir tout dans sa dynamique effrénée, tout en sapant les formes traditionnelles de la vie sociale. Cette dynamique engendre un Surmoi capitaliste qui pousse les individus à redoubler d'efforts pour réussir par l'accumulation, avec la compétition et la performance devenant des impératifs essentiels. En termes psychanalytiques, ce phénomène peut être interprété comme un régime libidinal qui suspend l'application de la loi et la notion de castration, dans la mesure où il transforme les désirs et les relations interindividuelles en objets de consommation.<sup>124</sup> La confrontation au réel montre que le cadre purement normatif et abstrait de la théorie capitaliste a médiatisé les relations entre les individus à travers les objets de consommation, consolidant ainsi la domination du discours capitaliste. Cette dynamique entraîne la dégradation des solidarités, l'augmentation du narcissisme et l'isolement social, où la consommation devient une réponse au malaise du désir, une manière de canaliser les pulsions et d'apaiser la violence pulsionnelle, bien que cette approche ne résolve pas le problème fondamental.

---

<sup>124</sup> *Ibid.*

La souffrance au sein de la société capitaliste se manifeste donc comme un processus complexe, où la satisfaction des besoins personnels devient un objectif constamment repoussé, alimenté par la logique de consommation infinie et la nécessité de maintenir un niveau de production et de consommation en constante expansion. Cette dynamique crée un cercle vicieux, où l'individu est pris dans un enchevêtrement de dépendances économiques et psychologiques, rendant la résistance aux injonctions du capitalisme de plus en plus difficile et la souffrance de plus en plus profonde.

Le capitalisme moderne enferme souvent les individus dans un système qu'ils ont contribué à édifier, mais qui, à présent, les exploite et les écrase. Cette dynamique est aggravée par l'usage omniprésent du novlangue, des chiffres et des indicateurs économiques, qui obscurcissent la perception que les salariés ont de leur propre souffrance et de leur situation réelle. Ainsi, beaucoup prennent conscience de leur malaise uniquement lorsqu'ils sont au bord du gouffre, mettant en évidence la difficulté fondamentale de reconnaître et d'accepter leur état intérieur.

La question centrale qui se pose est celle de savoir comment les individus peuvent affronter et remettre en question un monde apparemment régi par des impératifs économiques globalisés. Faut-il se détacher du capitalisme en tant que système économique, ou du discours qui le soutient et le renforce ? Ou bien la réponse à cette question nécessitera-t-elle une double libération : quitter un cadre économique tout en sortant du discours qui le façonne et le perpétue ?

Le discours capitaliste n'est pas simplement un ensemble de principes économiques, mais un discours plus vaste qui influence et conditionne diverses formes de régime politique et économique. Le véritable symptôme social dans le discours capitaliste est la prolétarianisation du monde, universelle des individus,<sup>125</sup> où chacun se trouve sans véritable lien social, captif d'un discours qui privilégie la jouissance individuelle sans relation sociale significative. Cette situation conduit à une précarité croissante et à une insatisfaction générale, alimentée par la quête insatiable de plus-de-jouir, un terme lacanien pour désigner le surplus de jouissance.

---

<sup>125</sup> Guy Debord cité dans GALLANO Carmen, « La brouille du corps », *L'en-je lacanien*, n° 2, vol. 13, 2009, p. 119-139, [<https://doi.org/10.3917/enje.013.0119>].

Lacan compare la position de l'analyste à celle du saint, « *que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint.* »<sup>126</sup> non pas dans le sens traditionnel de la compassion, mais comme une figure qui se fait déchet, ne cherchant pas à réparer l'injustice ou à se conformer au discours du maître. Le saint ne se distingue pas par une position morale élevée, car Lacan rejette clairement la justice distributive associée à ce concept. Ce qui le caractérise plutôt, c'est son détachement de toute identité symbolique et son retrait des dynamiques d'échange et de réciprocité.<sup>127</sup> En se faisant rebut de la jouissance de l'Autre, le saint permet au sujet de l'inconscient de l'utiliser comme cause de son désir. L'analyste, de son côté, joue un rôle semblable en offrant une place à la jouissance qui échappe au discours capitaliste, mais sans véritablement s'engager dans la production d'une alternative au discours dominant.

Lacan utilise le conditionnel lorsqu'il évoque la possibilité de sortir du discours capitaliste, « *Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe, voire la sortie du discours capitaliste* »<sup>128</sup> ce qui a conduit certains à espérer une sortie du capitalisme en tant que système économique. Toutefois, Lacan ne prédit pas la chute du capitalisme comme le ferait Marx, qui voyait le capitalisme comme contenant en lui les germes de sa propre destruction. Au lieu de cela, Lacan critique le capitalisme en tant que discours, sans nécessairement envisager sa disparition économique.

Bien que la psychanalyse ne constitue pas une alternative au discours capitaliste, elle offre un remède aux difficultés du désir qu'il engendre. Lacan a évoqué la possibilité d'une sortie du discours capitaliste par la psychanalyse, mais cette sortie est réservée à un petit nombre.<sup>129</sup> En permettant de relativiser les exigences de jouissance imposées par la société de consommation, la psychanalyse offre une compréhension plus profonde du désir et de ses causes, tout en fournissant un recul critique par rapport au Surmoi culturel de la société capitaliste. Elle n'exige pas nécessairement une ascèse, permettant ainsi une relation plus équilibrée avec les aspects matériels de la vie.

La sortie du discours du capitaliste implique un changement radical de perspective. La psychanalyse propose une réponse à cette problématique en affirmant qu'il existe un *au-delà*

---

<sup>126</sup> LACAN Jacques, *Autres écrits*, op. cit., 2001, p. 519.

<sup>127</sup> ŽIZEK Slavoj, « Can One Exit from The Capitalist Discourse Without Becoming a Saint? », *Crisis And Critique*, n° 3, vol. 3, 2016, 2016.

<sup>128</sup> LACAN Jacques, *Autres écrits*, op. cit., 2001, p. 520.

<sup>129</sup> *Ibid.*

du discours capitaliste, accessible par le discours analytique.<sup>130</sup> En effet, le discours analytique offre une possibilité de transformation profonde en permettant de se libérer des contraintes imposées par le système économique. Cependant, ce passage n'est pas simple : il nécessite de faire face à des résistances internes significatives et à une réévaluation des structures sous-jacentes du discours capitaliste.

---

<sup>130</sup> DENAN Françoise, *Souffrance au travail et discours capitaliste*, *op. cit.*, 2022, p. 147.

## Bibliographie

AMINTAS Alain, DE SWARTE Thibault et VIGNON Christophe, « Jacques Lacan et le discours managérial », Montpellier, France.

BLOOM Peter, « Work as the contemporary limit of life: Capitalism, the death drive, and the lethal fantasy of ‘work–life balance’ », *Organization*, n° 4, vol. 23, 2016.

BROUE Pierre, *Le parti bolchevique: histoire du P.C. de l’U.R.S.S*, Version Numérique., 1963.

CLERMONT Pierre, *Le Communisme à contre-modernité*, Presses universitaires de Vincennes, 1993.

CUKIER Alexis, « Introduction », *Travail vivant et théorie critique*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, coll. « Souffrance et théorie », 2017, p. 5-57, [<https://doi.org/10.3917/puf.cukie.2017.03.0005>].

CUKIER Alexis, GENEL Katia et ROLO Duarte, *Le sujet du travail: théorie critique, psychanalyse et politique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Clinique psychanalytique et psychopathologie », 2022.

DARRIBA Vinicius et D’ESCRAGNOLLE Mauricio, « The Presence of Capitalism in Lacan’s Theory of Discourse », *Ágora*, n° 2, vol. 20, 2017.

DEETZ Stanley, « Reclaiming the Legacy of the Linguistic Turn », *Organization*, n° 3, vol. 10, 2003.

DEJOURS Christophe, « Critique et fondements de l’évaluation », *L’évaluation du travail à l’épreuve du réel*, Versailles, Éditions Quæ, coll. « Sciences en questions », 2003, .

DEJOURS Christophe et DUARTE Antoine, « La souffrance au travail: révélateur des transformations de la société française », *Modern & Contemporary France*, vol. 26, 2018.

DEMOULIN Christian, « Sortir du discours capitaliste ? », *Champ lacanien*, n° 1, vol. 2, 2005, p. 107-121, [<https://doi.org/10.3917/chla.002.0107>].

DENAN Françoise, *Souffrance au travail et discours capitaliste: une lecture psychanalytique subversive*, Paris, l’Harmattan, coll. « Études psychanalytiques », 2022.

DOGUET-DZIOMBA Marie-Hélène, « Souffrances au travail : s’orienter avec la psychanalyse », *Souffrance au travail chez les soignants* ([www.psychanalyse-normandie.fr](http://www.psychanalyse-normandie.fr)).

EMADIAN Baraneh, « Marx and Lacan: The Silent Partners (on Tomšič’s *The Capitalist Unconscious*) », *Critique*, n° 3, vol. 44, 2016.

FLEETWOOD Steve, « Why work–life balance now? », *The International Journal of Human Resource Management*, n° 3, vol. 18, 2007, p. 387-400.

FONDU Guillaume, « La première réception de Marx dans le monde soviétique », *La Pensée*, n° 2, vol. 394, 2018, p. 123-132, [<https://doi.org/10.3917/lp.394.0123>].

FREUD Sigmund, *Métapsychologie*, Paris, Flammarion (Version ebook), coll. « Champs », 2019.

FREUD Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle: 1905-1924*, Paris, Flammarion (Version ebook), coll. « Champs », 2019.

FREUD Sigmund, *Trois mécanismes de défense: refoulement, clivage, déni*, Payot., Paris, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2014.

FREUD Sigmund, *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot & Rivages, 2011.

FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, coll. « Oeuvres complètes (ebook) », 2010.

FREUD Sigmund, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay, 2009, [<https://doi.org/10.1522/030150547>].

FREUD Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Chicoutimi, J.-M. Tremblay, coll. « classiques des sciences sociales », 2002, [<https://doi.org/10.1522/cla.frs.int>].

FREUD Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir*, Québec, Université du Québec (édition numérique), coll. « Les classiques des sciences sociales », 2002.

FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, Version PDF., Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec, coll. « Les classiques des sciences sociales », 2002.

FREUD Sigmund, *Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation du rêve*, coll. « Œuvres complètes : T.17 », 1992.

FREUD Sigmund, « Analyse terminée et Analyse interminable », *Revue française de psychanalyse*, n° 1, vol. 11, 1939.

GALLANO Carmen, « La brouille du corps », *L'en-je lacanien*, n° 2, vol. 13, 2009, p. 119-139, [<https://doi.org/10.3917/enje.013.0119>].

GARO Isabelle et SAUVAGNARGUES Anne, « Deleuze, Guattari et Marx », *Actuel Marx*, n° 2, n° 52, 2012.

GUIDO Rosario Herrera, « The Freud-Marxist Mission », *Annual Review of Critical Psychology*, n° 12, 2015.

JOHNSTON Adrian, *Infinite greed: the inhuman selfishness of capital*, New York, Columbia University Press, coll. « Insurrections: critical studies in religion, politics, and culture », 2024.

KEPPLER Jan Horst, *Économie de marché et inconscient: La pulsion à l'origine de la valeur économique*, Paris, CLASSIQ GARNIER, 2024.

LACAN Jacques, *Le Séminaire, Livre XIX ... ou pire*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Champ freudien », 2011.

LACAN Jacques, *Le Séminaire XVI : D'un autre à l'Autre*, Paris, Éd. du Seuil, 2006.

LACAN Jacques, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Le séminaire de Jacques Lacan », 2005.

LACAN Jacques, *Le séminaire de Jacques Lacan. 10: L'angoisse, 1962 - 1963*, Paris, Éd. du Seuil, 2004.

LACAN Jacques, *Autres écrits*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Le champ freudien », 2001.

LACAN Jacques, *Le séminaire de Jacques Lacan. 17: L'envers de la psychanalyse 1969 - 1970*, Paris, Éd. du Seuil, 1991.

LACAN Jacques, *Séminaire XI. Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « CF - Champ Freudien », 1973.

LACAN Jacques, « Conférence à la faculté de Médecine de Strasbourg 10-06-1967 ».

LACAN Jacques, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1966.

LACAN Jacques, « Séminaire XXII, R.S.I ».

LEGUIL Françoise, « Postface », *Souffrances au travail - Rencontres avec des Psychanalystes*, Souffrances Au Travail, 2014, .

MARX Karl, *Le Capital: critique de l'économie politique*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1993.

MARX Karl, *Un chapitre inédit du Capital*, 1867.

MERLEAU-PONTY Maurice, *Les Aventures de la dialectique*.

MILLER Jim, *History and Human Existence: From Marx to Merleau-Ponty*, First Edition., Berkeley, University of California Press, 1979.

NEMO Philippe, « Chapitre 7. Lénine et le marxisme-léninisme », *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013, p. 953-971.

OLIVIER Bert, « Lacan and the discourse of capitalism: Critical prospects », *Phronimon: Journal of the South African Society for Greek Philosophy and the Humanities*, vol. 10, 2009.

PETERS Sophie, « « n-1 », « n+1 », ne plus choisir », *Le Monde*.

PHILIPPART JEAN-SÉBASTIEN, « “Pistes Pédagogiques: Traiter de la crise pour comprendre le monde” dans Ecole et coronavirus: un bilan provisoire », *L'école démocratique*, n° 82, 2020.

POPPER Karl R., *Conjectures and refutations: the growth of scientific knowledge*, London ; New York, Routledge, coll. « Routledge classics », 2002.

PSYCHANALYSE YETU et LE PARI DE LACAN (dir.), *En finir avec la psychanalyse ? actes du colloque, Paris, 11-12 juin 2022*, Paris, les Éditions de l'Insu, coll. « En intension », 2023.

REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001.

REICH Wilhelm, *Sex-pol: Essays 1929-1934*, New York, Vintage Books, 1972.

ROUBINE Isaac, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, 1928.

SIMONELLI Thierry, « Matérialisme dialectique et psychanalyse selon Wilhelm Reich », *Actuel Marx*, n° 2, vol. 30, 2001, p. 217-234, [<https://doi.org/10.3917/amx.030.0217>].

UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM, *L'arrivée au pouvoir des Nazis*, [<https://encyclopedia.ushmm.org/content/fr/article/the-nazi-rise-to-power>].

VANDEVELDE-ROUGALE AGNÈS, « LA NOVLANGUE MANAGÉRIALE, UN FORMATAGE DE LA PENSÉE », *Philosophie magazine hors serie*, n° 48, 2021.

VENTURA Rodrigo, « La notion de travail dans l'expérience psychanalytique », *Psicologia USP*, n° 2, vol. 27, 2016, [<https://doi.org/10.1590/0103-656420140041>].

VIGHI Fabio, « Capitalist Bulimia: Lacan on Marx and crisis », *Crisis And Critique*, vol. 3, 2016.

ZARUBINA Tatiana, « La psychanalyse en Russie dans les années 1920 et la notion de Sujet », *Cahiers du Centre de Linguistique et des Sciences du Langage*, n° 24, 2022.

ŽIZEK Slavoj, « Can One Exit from The Capitalist Discourse Without Becoming a Saint? », *Crisis And Critique*, n° 3, vol. 3, 2016.

*Slavoj Žižek: Political Correctness is a More Dangerous Form of Totalitarianism* | Big Think, Youtube.